

Études du CEFRES



USR 3138 CNRS-MAEE

N° 11 Septembre 2008

*Entre mythe et réalité : les relations culturelles et
politiques entre les Tchèques et les Slaves du Sud
de l'Ex-Yougoslavie aux 19^e et 20^e siècles*

*Sous la direction de
Igor TCHOUKARINE*

**Entre mythe et réalité :
les relations culturelles et politiques entre les Tchèques
et les Slaves du Sud de l'Ex-Yougoslavie
aux 19^e et 20^e siècles**

**Contributions des participants de la table ronde du 14 avril 2008
au Centre français de recherche en sciences sociales (CEFRES) à Prague**

**publiées sous la direction de
Igor TCHOUKARINE**

Les analyses développées dans les *Études du CEFRES* engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

© CEFRES 2008

Table des matières

Introduction	5
František ŠÍSTEK L'image romantique des Monténégrins dans la culture tchèque aux 19 ^e et 20 ^e siècles	9
Igor TCHOUKARINE Inertie et variations sur un long terme : les publications touristiques tchèques sur la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres aux années 1980	23
Tomáš CHROBÁK La Tchécoslovaquie et la Yougoslavie entre 1918 et 1938. Les quatre déceptions d'une alliance imparfaite	41
Dominika PREJDOVÁ Une école tchèque du cinéma yougoslave ? Les étudiants yougoslaves à FAMU	57
Ondřej DANIEL L'Europe occidentale et la République tchèque : terres d'exil pour les intellectuels « ex-yougoslaves »	69

Introduction

D'aucuns affirmeront sans hésiter que les spécialistes de l'histoire des Balkans et de la Yougoslavie sont trop peu nombreux en Europe occidentale. La situation en République tchèque est semblable ; l'histoire de l'Ex-Yougoslavie, de ses États successeurs et des relations tchéco-yougoslaves sont des domaines étudiés par une poignée de spécialistes seulement. Mes recherches en République tchèque m'ont cependant donné l'occasion de rencontrer plusieurs d'entre eux et c'est lors de mon séjour au CEFRES durant l'année académique 2007-2008 que m'est venue l'idée d'organiser une table ronde sur le thème des relations culturelles et politiques entre les Tchèques et les Slaves du Sud de l'Ex-Yougoslavie aux 19^e et 20^e siècles. Le thème pêche peut-être par son caractère général, mais le domaine des relations culturelles et politiques offre, dans le cas des Tchèques et des Slaves du Sud de l'Ex-Yougoslavie, de riches perspectives de recherches. Six jeunes chercheurs, dont cinq tchèques, se sont réunis à l'occasion de cette table ronde pour discuter, en français, de ces problématiques sous la présidence d'Hana Sobotková, auteur d'une thèse intitulée *Entre l'Europe et l'Orient, la perception des Balkans dans la presse tchèque et française à la fin du 19^e siècle (1874-1914)* (Faculté des sciences humaines, Université Charles, 2007). Les contributions de la présente Étude offrent, de par la diversité des sujets analysés, une histoire plurielle de ces relations complexes qui se sont édifiées à la fois à travers des mythes et des imaginaires et la réalité du quotidien, souvent sévère et exigeante.

Au-delà de relations qui s'établissent dès l'époque médiévale, c'est lors de la période contemporaine que se dessinent des orientations qui nourrissent, jusqu'à nos jours, différentes traditions et un large spectre de représentations entre les Tchèques et les Slaves du Sud de l'Ex-Yougoslavie. Les relations culturelles et politiques s'inscrivent, en partie, dans un destin politique commun, celui de l'Empire austro-hongrois, qui contribue jusqu'en 1918 au rapprochement entre ces nations et ce, d'une manière à la fois heureuse et tragique. C'est dans ce contexte que František Šístek, auteur d'une thèse *Nos frères au Sud. L'image du Monténégro et des Monténégrins dans la société tchèque 1830-2006*

(Faculté des sciences humaines, Université Charles, 2007), explique la formation de l'image romantique des Monténégrins dans la culture tchèque aux 19^e et 20^e siècles. Les Monténégrins évoquent, certainement plus que d'autres Slaves du Sud, une série d'attributs positifs qui firent d'eux, aux yeux des Tchèques du 19^e et du début du 20^e siècle, un archétype du héros slave. Je développe aussi la problématique de la construction des représentations en abordant, dans la deuxième contribution de l'Étude, la question des images de la Yougoslavie dans les guides touristiques et les récits de voyages tchèques publiés de l'entre-deux-guerres aux années 1980. Je démontre à l'aide de quelques exemples comment ces publications et leurs auteurs s'intègrent à des enjeux politiques et idéologiques dont témoignent, par exemple, une conception politico-géographique particulière de la Yougoslavie ou un registre s'appuyant sur l'idéologie slave pour populariser la Yougoslavie. Ces thématiques, conjuguées à l'analyse de la mise en tourisme de la Yougoslavie au 20^e siècle, permettent de comprendre la délicate question des représentations et des phénomènes d'inertie analysés au prisme de la culture tchèque du voyage sur l'Adriatique.

Le contexte de l'entre-deux-guerres introduit une nouvelle donne : l'existence d'une Tchécoslovaquie et d'une Yougoslavie indépendantes. Les relations se développent désormais aux niveaux étatiques et diplomatiques. La contribution de Tomáš Chrobák qui a soutenu une thèse en juin 2008 intitulée *Pour la patrie, pour les Slaves. Les Slavisants français et leur rôle dans la vie publique* (Paris I-Sorbonne – Faculté des lettres, Université Charles, 2008), retrace quatre déceptions qui expliquent « l'échec » de l'alliance entre les deux États. Sa contribution, qui dresse un portrait concis de la complexité des rapports politiques entre les autorités des deux pays, intègre aussi une dimension culturelle et offre ainsi d'autres pistes pour comprendre les malentendus entourant les relations tchéco-yougoslaves dont l'avenir semblait radieux au lendemain de la Première Guerre mondiale.

La quatrième contribution, celle de Dominika Prejdová, se penche sur le cas des étudiants yougoslaves de l'Académie d'études cinématographiques de Prague (FAMU) durant les années 1960 et 1970 et s'interroge sur l'influence de cette école chez ces étudiants. Si l'on ne peut pas véritablement parler « d'école tchèque » du cinéma yougoslave, on constate cependant, à la lecture de cette contribution qui se veut à la fois une étude historique et une critique filmique, que le séjour à Prague fut, pour plusieurs de

ces étudiants, un moment-clé de leur parcours. Cette table ronde aurait été incomplète sans parler, même brièvement, de la fin du 20^e siècle qui se clôt, en Yougoslavie, par des guerres civiles et ethniques qui ont des conséquences directes, de par leur portée politique, médiatique et humanitaire, sur l'ensemble des relations politico-culturelles. La contribution d'Ondřej Daniel comble cette lacune en décrivant, dans un premier temps, la diversité des phénomènes migratoires qui touchent l'espace yougoslave dans les années 1990 et, dans un deuxième temps, les situations des intellectuels « ex-yougoslaves » en Europe occidentale et en République tchèque.

Enfin, je voudrais remercier chaleureusement l'ensemble de l'équipe du CEFRES sans qui cette table ronde n'aurait eu lieu. Je tiens à remercier, en particulier, la directrice du CEFRES, Marie-Claude Maurel, pour son soutien et ses encouragements et aussi Claire Madl pour ses relectures, ses suggestions et son aide tout au long de la préparation de cette Étude.

Igor Tchoukarine

L'image romantique des Monténégrins dans la culture tchèque aux 19^e et 20^e siècles

František Šístek

Les représentants des élites culturelles tchèques consacrèrent dans la période du « long » 19^e siècle une attention relativement considérable et durable à quelques pays sud-slaves alors que d'autres régions des Balkans suscitaient un intérêt moindre, ou plus sporadique. Si nous laissons de côté le cas spécifique de la Bulgarie, la primauté dans l'espace sud-slave revient d'une manière univoque à la rive orientale de l'Adriatique et à la zone dinarique élargie à sa proximité continentale : la Dalmatie, le Monténégro et la Bosnie-Herzégovine. Ce sont ces régions qui attirèrent le plus souvent les auteurs tchèques lors de leurs séjours et de leurs voyages dans la péninsule. De fait, ces régions furent, avant 1914, au centre de leurs créations littéraires et de leurs représentations visuelles des Slaves du Sud. Les régions plus difficiles d'accès et sous administration directe de l'Empire ottoman ont été moins fréquemment décrites. La situation est similaire pour la Serbie où, dans le dernier tiers du 19^e siècle, les politiques de la dynastie régnante des Obrenović étaient jugées autoritaires et trop proautrichiennes. La Serbie mit aussi à mal en 1885 l'idéal de la solidarité slave par son attaque contre la Bulgarie qui se termina par la défaite peu glorieuse de l'agresseur.¹ Mais il ne s'agissait pas seulement d'une réaction aux événements politiques ; la Serbie continentale et peu montagneuse, où la majorité des habitants vivait de l'agriculture, était pour les visiteurs tchèques moins attirante que les paysages sauvages de la chaîne dinarique ou que la zone méditerranéenne le long de la côte adriatique. Par ailleurs, les régions continentales appartenant à l'empire habsbourgeois, et

¹ L'image tchèque de la Serbie devint plus positive après l'arrivée sur le trône, en 1903, de la dynastie serbe des Karađorđević, considérée comme plutôt prorusse et favorable, dans la politique intérieure, à la démocratie libérale. Les opérations réussies de l'armée serbe durant les guerres balkaniques haussèrent aussi énormément le prestige combatif des Serbes dans le milieu tchèque. Cette image fut par la suite renforcée grâce à la résistance courageuse de la Serbie contre l'agression des puissances centrales durant la Première Guerre mondiale, à la retraite vers la mer de l'armée serbe à travers l'Albanie en 1915 et à la victoire militaire définitive qui aboutit à la naissance du premier État yougoslave.

où se manifestaient le plus visiblement les conséquences de la modernisation, de l'industrialisation et de la diffusion des innovations et des modèles sociétaux de la civilisation occidentale – de Ljubljana en passant par Zagreb jusqu'à Novi Sad – étaient marginalisées dans le cadre des représentations tchèques des Slaves du Sud. Ces phénomènes étaient en général interprétés négativement par les fondateurs du discours tchèque de l'époque, comme étant étrangers, d'influences non patriotiques et effaçant l'authenticité slave des Slaves du Sud. Les Monténégrins, habitants d'un petit État enclavé entre les empires habsbourgeois et ottoman, symbolisèrent, de façon toute particulière, un certain prototype de Slaves du Sud dans la culture tchèque d'avant la Première Guerre mondiale.²

Les racines de l'intérêt tchèque pour les Monténégrins remontent aux années 1830. Les premières impulsions de l'intérêt pour les Monténégrins au sein de l'élite intellectuelle de la nation tchèque en formation furent suscitées par l'aspiration à connaître plus étroitement ces « frères slaves ».³ Ainsi, l'intérêt envers leur littérature populaire et leurs créations littéraires contemporaines était étroitement rattaché à cette aspiration. Le linguiste et folkloriste serbe, créateur de la langue littéraire serbe moderne, Vuk Stefanović Karadžić (1787-1864), qui vécut à Vienne à partir de 1813, fut indubitablement la plus grande autorité des questions sud-slaves pour les patriotes tchèques d'avant 1848. Le livre de Karadžić, *Montenegro und Montenegriner* (Stuttgart, 1837), représente la première description d'importance qui permit à la société tchèque de se familiariser avec la situation

² La bibliographie des travaux tchèques sur le Monténégro contenant, une sélection de 18 500 articles bibliographiques, a une importance de premier plan pour l'étude de l'image des Monténégrins et des Slaves du Sud. Zdeňka Rachůnková, Michaela Řeháková: *Crnogorska bibliografija 1494–1994, tom IV, knjiga 3, Bibliografija o Crnoj Gori na češkom jeziku 1801–1991* (La bibliographie monténégrine 1494-1994, tome 4, livre 3, Bibliographie sur le Monténégro en tchèque 1801-1991), Cetinje, Centralna narodna biblioteka Crne Gore, (2 volumes), 1993.

³ L'idée de la proximité tant linguistique, culturelle et souvent politique des peuples slaves constitue un noyau stable du discours nationaliste tchèque du 19^e siècle. Dans le texte, nous désignons l'ensemble de ces pensées par le terme d'idéologie slave (les contemporains auraient plutôt parlé, plus vaguement, d'idée slave, de réciprocité slave ou de fraternité slave). L'idéologie slave pouvait prendre plus d'une forme : du panslavisme (lié avant tout à l'idéologie impériale de l'Empire russe) à l'austroslavisme (idée d'une collaboration politique des nations slaves au sein de l'Empire des Habsbourg) ou encore celle d'un intérêt plutôt scientifique ou culturel. L'idée d'une communauté de destin élargie aux peuples slaves, habitant de vastes territoires, de la Sibérie à l'Europe centrale et de la Méditerranée jusqu'au cercle polaire, a contribué entre autres à renforcer la confiance en soi des petites nations slaves (les Tchèques mais aussi les Slovaques et les Slaves du Sud) à l'époque du renouveau national ou des débuts difficiles de l'indépendance étatique. L'importance de l'idéologie slave dans la société tchèque périclita graduellement au 20^e siècle en raison du niveau croissant d'émancipation politique, culturelle et économique.

des Monténégrins. Il fut reçu par les milieux tchèques avec enthousiasme. Sa parution donna lieu à des comptes rendus élogieux, des traductions d'extraits furent traduits et d'autres articles parurent sur les Monténégrins. Cet élément contribua à enrichir les représentations en cours de formation concernant les Slaves, l'Europe et le monde en général qui aidèrent la société tchèque à se définir elle-même et à se positionner dans ce monde.

Le père fondateur d'une image des Monténégrins propre aux Tchèques fut le journaliste et écrivain Prokop Chocholoušek (1819-1864), auteur de nombreuses nouvelles historico-romantiques, populaires à son époque.⁴ L'ambition ouvertement proclamée par Chocholoušek était de devenir le « Walter Scott tchèque ». Dans son cas, sa vocation pour l'histoire précéda son intérêt pour les Slaves méridionaux. Le glissement d'intérêt de l'histoire tchèque pour l'époque contemporaine sud-slave est caractéristique non seulement pour Chocholoušek, mais aussi pour d'autres artistes tchèques d'importance comme le peintre Jaroslav Čermák et l'écrivain Josef Holeček qui contribuèrent à la formation des représentations tchèques des Monténégrins.

Les conceptions que les Tchèques avaient de leur histoire, combinées à l'idéologie slave, ont mené, après que le milieu tchèque eut découvert les Monténégrins, à la cristallisation graduelle de l'idée que les habitants combattifs de ce petit pays rocheux sur l'Adriatique représentaient l'incarnation vivante d'un ancien ordre patriarcal slave, de mentalités et de valeurs nationales ailleurs disparues. La situation géopolitique du Monténégro, marquée par des influences orientales et méditerranéennes et par les combats contre les Turcs, évoquait pour les Tchèques des images exotiques qui furent à la source de représentations romantiques qui perdurent jusqu'à la Première Guerre mondiale. Il est possible de dépister les représentations des Monténégrins dans la culture tchèque, spécialement avant 1914, parmi une grande variété de sources : des récits de voyage aux poèmes, des essais politiques jusqu'aux œuvres d'art en passant par l'opéra.⁵ Le cœur

⁴ L'historienne Magdaléna Pokorná consacra à cet auteur une biographie réussie, décrivant la personnalité de Chocholoušek, son œuvre et son époque. Voir *Milován a sledován. Český spisovatel Prokop Chocholoušek 1819–1864* (Aimé et surveillé, l'écrivain tchèque Prokop Chocholoušek 1819-1864), Prague, *Práh*, 2001.

⁵ L'opéra *Černohorci* (Les Monténégrins) du compositeur Karl Bendl et du librettiste Josef Otakar Veselý fut créé au Théâtre national de Prague en 1881.

dominant, largement romantique, de cette image est resté essentiellement inchangé en dépit de la variété des auteurs, de l'époque et des modes de communications.

Le premier auteur tchèque à laisser un témoignage personnel de son passage au Monténégro, car Chocholoušek n'a probablement jamais visité le Monténégro, fut le médecin et biologiste Vilém Dušan Lambl (1824-1895). Ce dernier publia un article sobre et professionnel, sensiblement différent par son contenu et son style des histoires de Chocholoušek.⁶ L'image des Monténégrins livrée par les textes de ces deux contemporains comporte néanmoins des traits qui leur sont communs. Les Monténégrins de Lambl sont dépeints semblablement à ceux de Chocholoušek qui sont physiquement supérieurs aux habitants dégénérés des parties industrialisées du continent européen. Les Monténégrins y sont aussi présentés comme courageux, hospitaliers, égalitaires et, en dépit de l'adversité, comme un peuple heureux, conduit par un prince éclairé, le poète Pierre II Petrović Njegoš (1813-1851).

Des contacts plus intenses entre Tchèques et Monténégrins débutèrent à partir des années 1850. Le publiciste et politique Jan Vaclík (1830-1918) sympathisa alors pour la question de la reconnaissance internationale et définitive de l'indépendance du Monténégro et publia en sa faveur une brochure intitulée *La souveraineté du Monténégro et le droit des gens modernes de l'Europe* (1856). Vaclík travailla ensuite presque dix ans au service des souverains monténégrins Danilo et Nikola comme secrétaire princier, diplomate et également comme premier consul monténégrin dans l'Empire ottoman. Le séjour de Vaclík, accompagné de ses commentaires d'expert dans la presse tchèque, suscita une autre vague d'intérêt. La perception des Monténégrins tant dans les pays tchèques qu'en Europe occidentale francophone a aussi été singulièrement influencée par le peintre Jaroslav Čermák (1830-1878). Ce dernier séjourna au Monténégro pour la première fois en 1862 lors de l'offensive de l'armée ottomane. Outre de précieuses études, des portraits et des matériaux pour de vastes compositions épiques inspirées des Monténégrins qui le rendirent célèbre, ce peintre romantique participa, lors de son voyage d'études, aux combats contre les Turcs et fut décoré pour son courage par le prince Nikola. Čermák produisit par ses œuvres le stéréotype visuel classique des Monténégrins, belles et

⁶ Dušan Lambl, « Zpráva o Černé Hoře a Černohorcích » (Nouvelle sur le Monténégro et les Monténégrins), *Časopis českého musea* IV, Prague, 1850, p. 512-539.

orgueilleuses, qui fut souvent imité par la suite. Mentionnons aussi Vítězslav Hálek (1835-1874), la vedette de la poésie tchèque de l'époque, qui dans ses récits de voyage décrivit d'une manière enthousiaste sa visite au Monténégro au milieu des années 1860.

Au moment de l'insurrection herzégovinienne de 1875 et des événements bellicistes subséquents qui menèrent au changement du statu quo dans les Balkans – incluant l'élargissement territorial et la reconnaissance internationale de l'indépendance du Monténégro –, l'intérêt pour les pays sud-slaves atteignit un paroxysme. Les articles venant du front turco-monténégrin du jeune correspondant des *Národní Listy*, Josef Holeček (1853-1929), qui devint rapidement un expert reconnu des problématiques monténégrines, suscitèrent une grande attention. Holeček retourna à de nombreuses reprises au Monténégro et consacra à ce pays, à ses habitants et à son histoire, au cours des décennies suivantes, un grand nombre de reportages, d'analyses politiques, de récits de voyage, de contributions ethnographiques, un roman et une épopée intitulée *Sokolovič* – le plus long poème tchèque du 20^e siècle. Admirateur enthousiaste de la vie patriarcale monténégrine, Holeček façonna littérairement un monde idéalisé de héros sud-slaves et par ses œuvres renforça pour quelques décennies l'image romantique des Monténégrins courageux héros slaves.

Au tournant des 19^e et 20^e siècles, ce sont, de plus en plus souvent, les scientifiques et les précurseurs du tourisme qui créèrent les représentations des Monténégrins quoiqu'il y eût chez eux une forte dose évidente d'idéalisme slave. Parmi les plus significatifs, nous retiendrons le musicologue et peintre Ludvík Kuba (1871-1956), le géographe Viktor Dvorský (1882-1960) ou Vratislav Černý (1871-1933), propagateur du tourisme tchèque et âme directrice de l'Association monténégrine, fondée en 1892 et dont le but était de permettre à de jeunes Monténégrins de faire des études dans les pays tchèques. La diversification politique qui suivit l'introduction du parlementarisme au Monténégro en 1905 suscita, dans la presse libérale tchèque, une critique du règne autoritaire du prince Nikola. Mais les guerres balkaniques des années 1912-1913 suscitèrent de nouveau un enthousiasme général pour les États slaves de la région ; des collectes de fonds furent organisées en faveur de Cetinje et un groupe de médecins volontaires tchèques exerça sur

le front, du côté des Monténégrins. Par contre, les Monténégrins furent l'objet de moquerie dans des histoires de l'écrivain Jaroslav Hašek (1883-1923).

La demande des Tchèques pour les images des Monténégrins et leur production dans la société tchèque d'avant 1914 existaient d'une manière plus ou moins constante, mais augmentaient dramatiquement en période de conflits. Ce phénomène est plus que compréhensible. De combats éloignés et localisés entre les Monténégrins et les représentants locaux de l'Empire ottoman, les conflits balkaniques acquirent une dimension internationale aux implications de plus en plus compliquées et dont les effets pouvaient être – et par moments étaient – fortement ressentis par la société tchèque vivant dans le cadre de l'empire habsbourgeois qui s'était fermement engagé dans cette région.

Au milieu du 19^e siècle, les combats contre les Turcs au Monténégro étaient quasiment continus ; dans les régions frontalières, les escarmouches et les affrontements mineurs étaient réguliers, pratiquement quotidiens à certaines périodes. Chacune de ces décennies fut aussi témoin de confrontations armées plus importantes ; d'un point de vue turc, il s'agissait « d'expéditions punitives » contre les clans rebelles ne payant pas l'impôt, d'un point de vue monténégrin, de guerres ottomano-monténégrines. C'est à cette époque qu'est né le stéréotype positif des Monténégrins, braves héros slaves. L'intérêt de la société tchèque pour les Slaves du Sud et les Balkans culmina durant les combats d'envergure contre les Ottomans qui affectèrent une grande partie de la péninsule et qui provoquèrent aussi l'intervention directe des grandes puissances (Russie, Autriche-Hongrie) dans les années 1870. La tension politique, plus sensible depuis les premières années du 20^e siècle, culmina de nouveau durant les guerres balkaniques des années 1912-1913. Comme plus de trois décennies auparavant, la société tchèque témoigna un intérêt renouvelé pour cette région.

L'image romantique des Monténégrins, qui domina longtemps le discours tchèque, représentait, en dépit d'une variété de nuances, l'exemple le plus clair d'un stéréotype positif et largement répandu des Slaves méridionaux. Le système clanique patriarcal, l'indépendance étatique, l'existence d'une dynastie autochtone, la résistance antiturque, des costumes populaires attrayants, une riche littérature populaire et d'autres caractéristiques par lesquelles le Monténégro et ses habitants se distinguaient,

représentaient, à plusieurs égards, une combinaison d'attributs des plus attrayants et des plus romantiques aux yeux des Tchèques et d'une mesure rarement atteinte chez les autres Slaves du Sud. Les Monténégrins étaient concrètement perçus comme les seuls Slaves du Sud n'ayant jamais succombé au pouvoir turc alors que les autres, en dépit de la présence de nombreuses qualités positives, étaient déjà marqués d'une façon ou d'une autre par l'emprise étrangère ce qui, aux yeux des Tchèques, diminuait leur attrait. Ce phénomène est visible tant pour le cas des autres États balkaniques indépendants que pour les régions sous administration ottomane et encore, dans une plus grande mesure, pour les Slaves vivant avec les Tchèques sous le toit commun de la monarchie habsbourgeoise. Les dominations turque et autrichienne corrompirent ou pervertirent, selon l'avis généralement partagé des auteurs tchèques, voire dégénèrent, selon certains, physiquement les Slaves du Sud.

Le cœur de l'image romantique du héros sud-slave était, dans le milieu tchèque de la deuxième moitié du 19^e siècle, le stéréotype positif du héros monténégrin, du brave combattant slave, rempli d'humanité. Dans cette image s'amalgamaient tant des caractéristiques physiques idéales que des références à des vertus positives (bonté, tolérance) et l'identification à des valeurs collectives (luttas pour la liberté, la nation, la foi, la patrie). Les femmes monténégrines, représentées principalement comme femmes-mères, femmes-sœurs et femmes-guerrières asexuées en mesure, si nécessaire, de prendre des rôles d'hommes, étaient les gardiennes du foyer familial et assuraient la reproduction réussie d'un peuple martial de héros. L'érotisme de ces images était inséparable de l'environnement oriental. Les toiles de Čermák représentant des Monténégrines, musulmanes ou chrétiennes, dans les harems en sont l'illustration éloquente. Parmi les Monténégrins, se démarquèrent quelques individualités exceptionnelles, prototypes de l'héroïsme ; par exemple, celle du chef de clan, général et écrivain, Marko Miljanov (1833-1901), ou d'autres qui s'illustrèrent dans les combats, les soulèvements et les actions de diversion derrière les lignes ottomanes. Les représentations de ces héros, contemporains des Tchèques de la deuxième moitié du 19^e siècle, soulignaient aussi fortement leurs traits archaïques et mythiques. Le présent et un futur national plus prometteur, pour lequel ces héros se battaient et mourraient de bonne grâce, s'interpénétraient ainsi dans les réflexions tchèques avec les rêves d'un passé héroïque et de sa continuité ininterrompue.

Les représentations des braves Monténégrins remplissaient certaines fonctions dans le cadre du discours national tchèque. Du point de vue de leurs créateurs, la fonction la plus importante était assurément celle de contribuer à la mobilisation nationale. Le héros monténégrin qui se distinguait par la combinaison de quelques qualités idéales (bravoure, honneur, combativité, justice, humanité) devait être pour les membres du peuple tchèque un modèle moral et l'exemple qui devait stimuler leur activité patriotique. Quelques créateurs de l'image des Monténégrins, Josef Holeček notamment, invitèrent directement à adopter certaines qualités monténégrines qui devaient renforcer l'identité nationale tchèque. Bien sûr, il s'agissait en grande partie d'une pensée romantique fortement liée à l'idéologie slave dans laquelle nous trouvons aussi la justification essentielle d'un « transfusion » culturelle réfléchie ; les Monténégrins étaient présentés comme les gardiens des anciennes qualités slaves authentiques. L'adoption de certaines d'entre-elles ne signifiait pas l'adoption de qualités d'un peuple étranger, mais le retour aux caractéristiques originelles d'un même peuple, qui avaient été perdues dans l'espace centre européen au gré de son histoire. Ces caractéristiques avaient néanmoins été conservées au Monténégro, prétendu musée ethnographique de l'authenticité slave et du genre humain en général. Ainsi, le voyage au Monténégro ne devait pas être pour le Tchèque un simple déplacement dans l'espace, mais bien un voyage dans le temps. À son terme, le voyageur tchèque s'attendait à y rencontrer un Autre exotique qui était simultanément lui-même, un contemporain et, à la fois, un ancêtre vivant ; le Monténégrin était un ancien Slave et donc un ancien Tchèque. Selon les auteurs les plus significatifs des représentations tchèques des Slaves du Sud de la deuxième moitié du 19^e siècle, la rencontre avec les Monténégrins, sorte de « présence vivante du passé », devait permettre aux Tchèques de comprendre la dimension perdue de leur histoire, ce qui était la prétendue condition obligée vers l'édification d'un futur propre plus prospère.

La conception de l'authenticité, de la pureté et de l'esprit de sérieux joua un rôle important dans les représentations du Monténégro. Elle s'appliquait autant à la société humaine (Holeček comparait la société traditionnelle monténégrine à une « forêt vierge de l'humanité » gardée intacte) qu'à l'environnement que la majorité jugeait varié et préservé. La conception de l'authenticité permit de mettre en place un discours slavophile sur les Monténégrins comme porteurs d'anciennes valeurs slaves et donna lieu aussi à des

analogies avec la Grèce antique ou les temps bibliques. Les Monténégrins symbolisaient les débuts mythiques, l'ancien passé des Slaves, de l'Europe, voire de l'humanité. Chaque nouvelle génération de pèlerins tchèques glorifiait l'authenticité et la pureté monténégrine et exprimait la crainte de leur disparition prochaine. Chaque génération de voyageurs tchèques découvrait son propre Monténégro encore vierge ; le cycle se répétait. La tendance à décrire le Monténégro comme « une vierge au seuil d'un bordel » (encore Holeček – par la maison de prostitution, on fait bien sûr allusion à la partie nord-ouest plus évoluée du continent européen), qu'il faut connaître au plus vite avant qu'il ne se transforme irrévocablement, représente peut-être le seul élément de l'image du 19^e siècle de ce pays qui se répète jusqu'à aujourd'hui dans le milieu tchèque (des textes publicitaires touristiques du début du 21^e siècle le décrivent comme un « oasis » et « une beauté secrète dormante » qui se réveillera bientôt).

Il s'agit essentiellement ici de la conception classique sur l'authenticité et l'invariabilité des sociétés « primitives » dont le principe fictif a déjà été signalé par l'anthropologie moderne. L'évolution de la société monténégrine précéda évidemment l'arrivée des premiers visiteurs tchèques et continua au cours du 19^e siècle – le processus se poursuivant jusqu'à nos jours. Au début du 19^e siècle, un hypothétique patriote tchèque aurait trouvé les Monténégrins avec encore des turbans sur leurs têtes au lieu des bonnets plats « traditionnels » qui ont été répandus à dessein comme un des symboles de l'homogénéisation nationale. Toutefois, les Tchèques apprirent à mieux connaître les Monténégrins durant la deuxième moitié du 19^e siècle. Dans leurs représentations textuelles et visuelles, ils décrivirent les Monténégrins avec précisément cette coiffure et, au début du 20^e siècle, ils exprimèrent leur aversion contre les chapeaux occidentaux qui remplaçaient la « *crnogorska kapa* ». Un tel chapeau symboliserait probablement pour nous au début du 21^e siècle une vénérable tradition ancienne, puisque les Monténégrins d'aujourd'hui, nous les voyons nu-tête ou avec les universelles casquettes de baseball. Comme toute communauté humaine, la société monténégrine s'est continuellement transformée et ne fut, à aucune période de son histoire, figée dans une intemporalité historique. L'originalité et l'authenticité monténégrines étaient, comme dans d'autres cas parallèles, des conceptions nées surtout d'observateurs extérieurs. En effet, la société

tchèque consomma pendant de nombreuses décennies et avec prédilection les images romantiques des Monténégrins.

L'idéalisation du Monténégro peut sembler d'un point de vue contemporain quelque peu curieuse voire même ouvertement absurde, mais elle paraît beaucoup moins extravagante si nous considérons la position des Tchèques et des Monténégrins dans l'Europe de cette époque-là. Les pays tchèques se distinguaient par un niveau d'infrastructure et une vie culturelle et économique incomparablement meilleur que celui du Monténégro qui constituait dans ce domaine une « périphérie arriérée de la périphérie européenne ». Le Monténégro, avec près de 200 000 habitants à la fin du 19^e siècle, était néanmoins un État indépendant disposant d'une dynastie locale, de sa propre armée et entretenant des relations diplomatiques avec les grandes puissances. En conséquence, les habitants de la « Sparte slave » avaient une confiance en soi naturelle, souvent mentionnée par les auteurs tchèques, qui contrastait de toute évidence avec le déficit perceptible de caractéristiques similaires chez les membres de la nation tchèque. Les Monténégrins étaient en Europe et au-delà des frontières européennes incomparablement plus visibles que les Tchèques dont l'existence, derrière les frontières de l'Autriche-Hongrie, restait pour ainsi dire chroniquement inconnue. L'indépendance politique monténégrine, qui permit aux Monténégrins de trancher sur toutes les questions de la vie nationale sans intermédiaire et sans restrictions externes, contrastait fortement avec les modestes succès de la représentation politique tchèque. Aux yeux des nationalistes tchèques, insatisfaits du niveau d'émancipation politique accordé au peuple tchèque dans le cadre de la monarchie habsbourgeoise, cette indépendance était justement, digne d'admiration et l'objet d'une certaine envie et elle contribua, à long terme, à construire une présentation positive et romantique des Monténégrins. L'indépendance politique était grosso modo perçue légitimement comme le résultat d'un acharné et courageux combat pour la liberté et comme telle, elle était fortement liée à l'ensemble des images qui engendrèrent dans la société tchèque l'essentiel du stéréotype positif des Monténégrins et, dans une conception élargie, de tous les « authentiques » Slaves du Sud.

Les images des Monténégrins pouvaient aussi occuper une fonction allégorique. Le combat du Monténégro pour la liberté était inséparablement lié à l'image de leur ennemi

séculaire : les Turcs. Dans la conception des auteurs tchèques, les « Turcs » figuraient en une image facilement déchiffrable, les prétendus « ennemis héréditaires » du peuple tchèque : les Allemands. Cette interprétation de l'histoire du Monténégro est manifeste. On soulignait, par exemple, la détermination des Monténégrins à ne pas renoncer, dans aucune circonstance, aux « droits historiques » d'un territoire qui avait appartenu à leur État dans la période préottomane et leur volonté de le reconquérir en dépit du fait que ses structures ethno-religieuses avaient été transformées par la turquisation. Le parallèle avec les territoires frontaliers « germanisés » des pays tchèques était plus qu'évident. La même tendance se dessine dans la glorification du souverain monténégrin, du prince et, plus tard, du roi Nikola, que les Tchèques utilisèrent pour critiquer indirectement leur propre souverain, l'empereur François-Joseph 1^{er}.

Outre leurs significations liées à l'idéologie slave et au discours nationaliste tchèque, les images des héros monténégrins répondaient à une aspiration plus générale du public tchèque pour les thèmes romantiques et exotiques. Le Monténégro, avec ses paysages spectaculaires, son histoire faite de conflits militaires, ses récits héroïques et ses influences orientales et méditerranéennes ostensibles, était en mesure de combler adéquatement ces besoins. L'attractivité spécifique des thèmes monténégrins résidait justement dans le fait qu'ils permettaient d'articuler harmonieusement la recherche de thèmes patriotiques et pédagogiques « supérieurs » avec une demande populaire de sujets exotiques, érotiques et d'aventure. Les œuvres artistiques des deux monténégraphes tchèques les plus connus, Jaroslav Čermák et Josef Holeček, sont des exemples éloquents de l'articulation de tous ces éléments.

L'étroitesse du regard subjectif des auteurs des représentations tchèques des Slaves du Sud au 19^e siècle, qui mena à une glorification sélective d'une soi-disant authenticité et à l'accentuation des aspects par lesquels les Slaves du Sud se distinguaient radicalement des autres nations européennes, fut critiquée dès les années 1930 par l'écrivain Julius Heidenreich (Dolanský par la suite). Dans le cadre du vaste article *Jugoslávie* paru dans l'encyclopédie d'Otto, Heidenreich reproche, dans un paragraphe intitulé « Duch jihoslovanské kultury » (L'esprit de la culture sud-slave), aux auteurs tchèques du 19^e siècle de s'en être tenu aux phénomènes les plus exotiques et d'avoir cherché dans des régions lointaines une ancienne façon de vivre censée être celle du patriarcat slave et

d'ignorer les efforts de la diffusion de la culture et de la civilisation européenne dans ces régions. Les intellectuels tchèques avaient intentionnellement évité les centres urbains qui représentaient le cœur de ce mouvement ou directement dénigré la « dépravation » de ces centres et leur sujétion superficielle aux modes étrangères. En dépit d'Heidenreich, ces conceptions établirent la base de l'image tchèque des Slaves du Sud durant l'entre-deux-guerres.⁷

L'analyse d'Heidenreich avait indubitablement un fond rationnel, mais elle n'expliquait pas entièrement le pourquoi de l'idéalisation des Monténégrins et des autres habitants « typiques » et « authentiques » de régions relativement isolées du sud-est européen. La recherche d'éléments extrêmement contrastés chez les Slaves du Sud et leur présentation comme les caractères les plus typiques d'une population plus large n'était pas un phénomène isolé ni exclusivement tchèque.⁸ Nous avons déjà discuté du rôle que les images de « nos frères héroïques du Sud » jouèrent pour le renforcement de l'identité nationale tchèque qui exigeait des qualités dont les Tchèques, à la différence de ces héros, auraient manquées. Il ne faut pas, dans aucun cas, négliger l'attractivité journalistique de l'actualité de l'époque qui, pour beaucoup, explique pourquoi les auteurs tchèques, spécialement durant les années 1860-1870, au moment de la plus grande occurrence des thèmes sud-slaves, furent autant attirés vers « leurs frères du Sud » et pourquoi ils choisirent justement, dans un but d'héroïsation, les Monténégrins ou éventuellement les Herzégoviniens voisins. En effet, il se déroulait dans ces régions patriarcales des Balkans, en général montagneuses ou d'accès difficile, des guerres et des insurrections, des événements nettement plus attractifs que, du moins en apparence, le développement

⁷ *Ottův slovník naučný nové doby*, díl. 3. sv. 1. (Encyclopédie d'Otto, 3^{ème} partie, tome 1), Prague, Paseka et Argo, 2000 (1934), p. 279-280.

⁸ Il s'agit d'une stratégie assez répandue lors des constructions des représentations et des stéréotypes sur d'autres pays. L'anthropologue James Fernandez traite dans le cas concret de l'Espagne du « démon de l'Andalousie », phénomène qui est, à son avis, une composante typique du regard extérieur porté sur l'Espagne. L'Andalousie est, dans le cadre de l'Espagne, la plus méridionale et aussi la plus « exotique », c'est-à-dire la région la plus différente dans la perspective des autres Européens ou des Nord-Américains. Les images des autres, les régions plus septentrionales, comme la Galicie ou la Catalogne, ne sont pas présentes dans la représentation habituellement diffusée de l'Espagne, car elles pourraient altérer le stéréotype de la « spécificité » radicale de l'Espagne. Voir James W. Fernandez, « Andalusia on Our Minds: Two Contrasting Places in Spain As Seen in a Vernacular Poetic Duel of the Late 19th Century », *Cultural Anthropology*, vol. 3, n° 1, 1988, p. 3.

économique et culturel sur le long terme de la Vojvodine, de la Slavonie, de Zagreb ou de Belgrade.

L'image traditionaliste des Monténégrins comme braves combattants slaves survécut dans la société tchèque au-delà de 1900 et ce, en dépit de tentatives occasionnelles pour redéfinir son assignation romantique et exaltée et malgré sa dissonance toujours plus nette avec le développement politique de la région. Les représentations des héros monténégrins furent au contraire encore une fois recyclées avec succès lors des guerres balkaniques des années 1912-1913 et survécurent dans l'entre-deux-guerres comme en témoignent les observations critiques de Julius Heidenreich que nous avons mentionnées. La Première Guerre mondiale représenta cependant un tournant significatif. La naissance simultanée des États tchécoslovaque et yougoslave en 1918 déplaça les relations tchéco-yougoslaves à un nouveau niveau, interétatique et international. L'idéalisation traditionnelle des Slaves du Sud, ou plutôt des Yougoslaves, continua durant l'entre-deux-guerres en mettant l'accent, compréhensible à l'époque, sur la pertinence de l'homogénéité étatique et sur l'unité nationale de la Yougoslavie, pays multinational, slave et allié, présenté comme une sorte de jumeau méridional de la Tchécoslovaquie. Les représentations des héros sud-slaves perdirent cependant leur fonction de modèle positif pour la société tchèque après la naissance de la République tchécoslovaque. L'éventuelle demande pour des images héroïques pouvait maintenant être pleinement satisfaite par la tradition légionnaire représentée dans la littérature, militaire ou non, dans les mémoires et dans les rituels sociétaux et politiques.

Dans la deuxième moitié du 20^e siècle, les représentations romantiques des Monténégrins émergèrent plutôt dans la culture et la société tchèque comme des souvenirs fortement liés à une certaine nostalgie envers l'atmosphère intellectuelle et sociale des dernières décennies de la monarchie austro-hongroise. Des allusions et des parodies des représentations visuelles des Monténégrins du 19^e siècle apparurent parfois dans les arts plastiques. Populaire quoique indéchiffrée par une partie de la population, une image du Monténégro de l'époque du roi Nikola apparut dans le conte *Tři veteráni* (*Trois vétérans*) de Jan Werich (1905-1980), filmé en 1983 par le réalisateur Oldřich Lipský d'après le scénario de Zdeněk Svěrák. Dans cette œuvre humoristique, le Monténégro s'avère être le

royaume de Monte Albo où règne le roi Pikola.⁹ L'image actuelle du Monténégro et des Monténégrins reste toutefois marginale dans le milieu tchèque d'aujourd'hui ce qui va logiquement avec le déclin, amorcé il y a fort longtemps, de l'idéologie slave. L'image des Monténégrins, des Slaves du Sud et des Balkaniques en général dans la communauté tchèque après 1989 ne garde que peu de chose en commun avec cette image romantique et traditionnelle que nous avons brièvement esquissée dans cette contribution. Les riches sources, consacrées aux Monténégrins et aux autres Slaves du Sud au 19^e siècle et dans la première partie du 20^e siècle, représentent jusqu'à aujourd'hui des matériaux très intéressants mais à beaucoup d'égards insuffisamment étudiés et ce, spécialement pour une perspective comparative à l'échelle européenne. Les Monténégrins s'intéressent de plus en plus intensivement aux représentations de leur ancêtres que construisirent les Tchèques autrefois: quelques œuvres, nouvellement traduites de Josef Holeček, Ludvík Kuba, Viktor Dvorský, Jan Václík et d'autres furent publiées au Monténégro au cours des dernières années. L'image des Monténégrins, originellement destinée au public tchèque de la deuxième moitié du 19^e siècle et du premier tiers du 20^e siècle, devient, au début du 21^e siècle, plutôt un élément du discours que les Monténégrins portent sur eux-mêmes.

Traduit du tchèque par Igor Tchoukarine

František Šístek, PhD. a soutenu, en 2007, une thèse intitulée *Nos frères au Sud. L'image du Monténégro et des Monténégrins dans la société tchèque 1830-2006* à la Faculté des sciences humaines de l'Université Charles à Prague. Il est actuellement chercheur à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de la République tchèque.

⁹ Jan Werich, *Fimfárum*, Prague, Československý spisovatel, 1960.

Inertie et variations sur un long terme : les publications touristiques tchèques sur la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres aux années 1980

Igor Tchoukarine

Le guide touristique, circonscrit dans un genre littéraire¹ qui se standardise tout en se voulant général², utilitaire et commercial, recourt à des images et des représentations stéréotypées pour « présenter » son objet. Le récit, lui, tout en se différenciant, meuble simultanément l'univers de l'expérience touristique.³ Ces matériaux procurent au chercheur un angle d'observation pertinent pour l'étude des représentations. Cet article propose dans cette veine d'étudier les représentations de la Yougoslavie à travers l'analyse de publications touristiques tchèques (guides et récits de voyage) publiées de l'entre-deux-guerres aux années 1980. Le choix du long terme aide au repérage de variations ou d'effets d'inertie dans les représentations et permet de développer une analyse plus fine qui, à son tour, peut inscrire ces phénomènes au sein d'une culture tchèque du voyage sur l'Adriatique. Nous évitons dans l'analyse de forcer la segmentation des représentations, de parler de représentations proprement « touristiques ». Les représentations participent et

¹ Des critères génériques (considérations pratiques, plan topographique ou alphabétique, itinéraires proposés, caractère portatif) servent à construire le genre. Goulven Guilcher in Gilles Chabaud *et al.*, (éds.), *Guides imprimés du XVIe au XXe siècle, Villes, paysages, voyages* (Actes du colloque, Paris VII-Denis Diderot, 3-5 décembre 1998), Paris, Belin, 2000, p. 9).

² Nous entendons par « général » un guide qui fait la promotion de la Yougoslavie sans offre spécifique. Il y a une dimension publicitaire plus prononcée dans la brochure touristique, même si le guide peut insérer, particulièrement durant l'entre-deux-guerres, des publicités pour des hôtels, des stations thermales, des croisières ou des produits dérivés pour le séjour à l'étranger.

³ S'il est vrai que « l'aspect particulier et expérimental du récit » s'oppose à « l'aspect général et instrumental du guide » (Laurent Tissot, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIXe siècle*, Lausanne, Payot, 2000, p. 15), il y a aussi hybridation des genres, car les échanges entre récits de voyage et guides touristiques font assimiler ceux-ci à « une version standardisée et systématique » de ceux-là. « Là où le récit de voyage racontait une expérience singulière avec assez de détails pour qu'elle puisse être répétée, le guide [...] offre les éléments d'un voyage virtuel, destiné à être construit avec les éléments proposés, à la fois unique et reproductible à l'infini ». Catherine Bertho-Lavenir, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 61. L'étude simultanée des représentations dans les guides et les récits est l'approche préconisée par Rudy Koshar même s'il signale aussi leurs différences. Rudy Koshar, *German Travel Cultures*, New York, Oxford, Berg, 2000, p. 15.

proviennent, en effet, d'un champ plus large, celui d'un horizon de sens et de valeurs d'une société donnée qui dépassent inévitablement le cadre du tourisme. L'élaboration des représentations, de soi-même ou des autres, est d'ailleurs étroitement liée au contexte social de leurs productions⁴ tout en participant, à la fois, à l'évolution des pratiques sociales.⁵ Toutefois, nous remarquons dans ce double mouvement, qui favorise une certaine osmose entre les deux pôles, une spécificité liée à notre étude, car le tourisme, vecteur d'images, favorise l'utilisation d'un registre représentationnel singulier.

L'interrogation initiale sur l'effet d'inertie et de variation dans les représentations nous amène à poser une question apparemment simple : de quelle Yougoslavie parle-t-on dans ces publications ? Parle-t-on de *la* Yougoslavie, comprise dans son entièreté, ou uniquement de régions spécifiques comme la côte adriatique ? La répartition spatiale des touristes étrangers, fortement concentrés sur la côte, soulève indirectement la question de l'image de la Yougoslavie à l'étranger. C'est la côte qui attire avant tout et c'est autour de son image que se cristallise le caractère touristique de la Yougoslavie. Certains acteurs – que ce soit les cercles belgradois de l'entre-deux-guerres ou les institutions touristiques fédérales de la Yougoslavie communiste – cherchèrent néanmoins à promouvoir une image générale, pour ne pas dire intégrale, de la Yougoslavie et ce, parallèlement à une tendance qui cherchait à mettre en valeur un ou des espaces spécifiques. Plus ou moins aigus, ces antagonismes se construisent parfois à travers un registre politique ou idéologique dont font écho les guides ou les récits de voyages – quoique le phénomène tende à s'atténuer au cours du 20^e siècle. Le long terme permet ici d'observer les apparitions périodiques et contextuelles de ce phénomène auquel plusieurs publications tchèques participent en cherchant à offrir une image de la Yougoslavie, non pas limitée à la côte, mais englobant le

⁴ « Les écrits, qu'ils soient érudits ou de fiction, ne sont jamais libres, mais sont limités dans leur jeu d'images, leurs présupposés et leurs intentions », Edward Saïd, *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980, p. 232. « We tend to ignore the social conditioning of the position of our experiences. [...] All of us have inherited theories, frames of reference, frames for interpretation which one could at the end classify as prejudgements or prejudices in the sense that a case is already judged before it has been understood ». Jan Berting et Christiane Villain-Gandossi, (éds.), *The role of stereotypes in international relations*, Rotterdam, Risbo, 1994, p. 9. Enfin, ces considérations posent la question de l'authenticité et de la conception du récit de voyage parce qu'un auteur peut construire son récit en fonction des autres récits concernant la même région, récits qu'il lut peut-être même sur le terrain. Gérard Cogez, *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2004, p. 18.

⁵ Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, n° 6, nov.-déc. 1989, p. 1508.

pays tout entier ou encore en construisant un discours fortement influencé par l'idéologie slave.

L'enjeu est donc d'examiner l'amont des guides et des récits pour mieux comprendre, non seulement leur confection, mais aussi la circulation des représentations et le développement de la culture touristique tchèque sur l'Adriatique yougoslave. L'amont signifie, dans un premier temps, l'auteur ou les auteurs de la publication, la maison d'édition, le contenu de la préface du guide, etc. En raison d'informations trop souvent lacunaires, nous repoussons cet amont immédiat à un cercle plus large. Il s'agit d'inclure d'autres paramètres : les activités d'associations touristiques, les réseaux des « amis » de la Yougoslavie parmi les Tchèques, le rôle des ambassades et des institutions officielles, etc. L'analyse de ce vaste « travail d'influence »⁶ derrière la mise en tourisme de la Yougoslavie ne peut adéquatement être développée dans le cadre de cet article. Celui-ci se limite à présenter des éléments d'analyse que nous étudions en détail dans une thèse en cours qui porte sur le tourisme international dans la Yougoslavie socialiste entre 1945 et la fin des années 1960.

Enfin, nous voudrions clore ces remarques liminaires en soulignant que l'étude du tourisme tchèque en Yougoslavie révèle l'existence d'une culture touristique tchèque sur la côte orientale de l'Adriatique. Appréhender la présence touristique tchèque comme étant l'expression d'une culture du voyage⁷ propre à cette région – même si elle procède d'un processus transnational du développement tous azimuts du tourisme en Occident – permet d'associer « les dimensions littéraire, sociale, culturelle et politique » des guides et de « les comprendre dans des processus sociétaux plus larges »⁸. Ceci étant dit, nous préconisons cette approche pour aborder l'analyse des stéréotypes ou des thématiques

⁶ Le travail d'influence est ici compris comme les efforts et les initiatives pour la promotion générale de la Yougoslavie à l'étranger. Le tourisme y participe tant par l'utilisation de représentations généralement positives qu'il génère que par la mobilité accrue que son développement encourage. Nous empruntons le terme « travail d'influence » à Sophie Coeuré. Voir, de cet auteur : *La Grande lueur à l'Est, les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, Paris, Seuil, 1999.

⁷ Le concept de « culture de voyage » est défini par Koshar comme un « horizon de connaissances et d'attentes vers lequel les individus s'orientent lorsqu'ils voyagent pour le plaisir et qu'ils interagissent avec de nouveaux environnements ou de nouvelles personnes », R. Koshar, *op. cit.*, p. 9.

⁸ R. Koshar, *op. cit.*, p. 16.

représentationnelles récurrentes.⁹ Le discours sur la mer, la nature yougoslave majestueuse, le farniente des vacances ou la régénération physique et psychique redevable au repos participe à la consolidation de cette culture touristique et invite au déplacement. Les symboles de la mer et des paysages restent des éléments qui, s'ils sont plus neutres parce que plus difficilement exploitables dans un dessein idéologique ou politique, interviennent directement dans la construction des représentations, des sens donnés au voyage et de leur circulation dans l'univers de la culture du voyage.

Notre article se consacre, dans un premier temps, à la présentation le contexte du développement touristique tchécoslovaque en Yougoslavie ainsi que les matériaux consultés ou disponibles pour l'analyse des représentations. Cette première partie se termine avec l'analyse des conditions entourant les positions favorables de l'écrivain tchèque Karel Konrád envers la Yougoslavie de Tito. Une discussion sur les représentations de la Yougoslavie que l'on retrouve chez Konrád et dans les publications touristiques tchèques fait l'objet de la deuxième partie de l'article.

Le développement au 20^e siècle du tourisme tchécoslovaque¹⁰ en Yougoslavie. Contexte et matériaux

C'est avec le traité de Versailles qu'émergent en Europe, au sortir de la Première Guerre mondiale, de nouveaux acteurs étatiques dont la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie. Les relations culturelles ou économiques entre Tchèques et Slaves du Sud peuvent désormais se développer aux niveaux politique et interétatique¹¹ et ce, dans un contexte favorable, car aucun conflit ne menace, du moins dans un premier temps, les relations entre les deux pays. La Yougoslavie devient, dans le cadre de la Petite Entente, un allié de la Tchécoslovaquie. Ce contexte politique engendre certaines politiques

⁹ Le stéréotype est généralement stable sur de longues périodes et très résistant aux expériences qui ne correspondent pas aux images pré-établies. J. Berting et C. Villain-Gandossi, (éds.), *op. cit.*, 1994, p. 11-12.

¹⁰ L'adjectif « tchécoslovaque » est utilisé puisque nous discutons ici de relations touristiques entre deux pays : la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie. De plus, les statistiques yougoslaves ne font pas de distinction entre touristes tchèques et slovaques. Nous employons le terme « tourisme tchèque » pour faire référence à la frange tchèque, prédominante, de ce mouvement touristique. Les ouvrages consultés furent d'ailleurs écrits par des Tchèques et généralement publiés à Prague.

¹¹ Une convention touristique entre la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie est signée en 1932 et prolongée en 1936. Ivan Blažević, *Povijest turizma Istre i Kvarnera* (L'histoire du tourisme de l'Istrie et du Kvarner), Opatija, Otokar Keršovani, 1987, p. 250.

représentationnelles singulières ; la publication de brochures d'information ou touristiques sur les pays de la Petite Entente et la création d'un comité touristique en son sein en sont des exemples.¹²

Les représentations de la Yougoslavie sont marquées, dans l'entre-deux-guerres, par les guerres balkaniques et la Première Guerre mondiale. L'intérêt des Tchèques pour les Slaves du Sud prend, en effet, un tournant plus affirmé autour de ces événements tragiques.¹³ Ceux-ci orientent aussi l'écriture des auteurs tchèques qui expriment une très grande admiration pour les efforts soutenus des Slaves du Sud durant les guerres balkaniques et les conflits mondiaux.¹⁴ L'imaginaire tchèque sur les Slaves du Sud porte longtemps l'empreinte de ces conflits mais le même phénomène est reproduit ailleurs, car une série de paramètres émergeant autour de la Première Guerre mondiale sont discursivement reproduits sans grande variation durant plusieurs décennies.¹⁵

Les deux premières décennies du 20^e siècle marquent aussi les représentations en raison de pratiques touristiques qui se transforment. En effet, « la révolution balnéaire »¹⁶ ou la découverte des mers chaudes dont les stations deviennent des destinations estivales et non plus principalement hivernales, comme c'était le cas jusqu'au début du 20^e siècle, donne une nouvelle vocation aux côtes istrienne et dalmate. Cette nouvelle vocation est

¹² Une brochure publiée à Bucarest fournit, par exemple, des informations générales sur les trois pays de l'entente et présente une carte intitulée : « La Petite Entente touristique ». *La Petite Entente 1920-1937*, Bucarest, Marvan Imprimerie d'Art, [1937], 24 p. Cette carte et les illustrations de la brochure voulaient illustrer « graphiquement » « l'idée d'unité et d'harmonie » des trois pays de l'entente. Archives nationales (NA), Prague, ministère de l'Industrie, du Commerce et de l'Artisanat, 1919-1942, section IV/F/carton 2739, document de travail du Comité permanent touristique de la Petite Entente, p. 4. Une brochure utilisant les mêmes références politiques est publiée à Belgrade : *Posetite zemlja Male antante Čehoslovačku i Rumuniju* (Visitez les pays de la Petite Entente, la Tchécoslovaquie et la Roumanie), [Belgrade], Stalni turistički komitet Male antante Jugoslovenske nacionalne sekcije, 1936.

¹³ Voir l'article de František Šístek de la présente Étude. Petr Zenkl, qui devint en 1937 simultanément maire de Prague et président de la ligue tchécoslovaque-yougoslave, mentionne dans ses mémoires qu'il s'intéressa, dès le début du 20^e siècle, aux relations avec les peuples yougoslaves. Il organisa, entre autres, des séjours pour les enfants tchécoslovaques dans les stations balnéaires yougoslaves et des expéditions touristiques en Yougoslavie. Petr Zenkl, *Mozaika vzpomínek* (Une mosaïque de souvenirs), Olomouc, Centrum pro československá exilová studia, 1998, p. 22-23.

¹⁴ Voir, par exemple : Karel Konrád, *Jugoslavské kolo*, Prague, Československý spisovatel, 1956, p. 69.

¹⁵ Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 1997, p. 184.

¹⁶ Jean-Didier Urbain, *Sur la plage, Mœurs et coutumes balnéaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Payot, 2002 (1994).

intimement liée à une alliance entre plaisir et santé. Le soleil et la mer sont désormais valorisés pour leurs propriétés thérapeutiques.¹⁷

L'entre-deux-guerres est aussi une période où la portée du tourisme se démocratise même si celui-ci reste, comme à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, largement l'apanage des élites ou des classes aisées.¹⁸ Les touristes tchécoslovaques (parmi lesquels les Tchèques prédominent) se placent, en 1933 et en 1935, de par leur importance numérique, en première position parmi les nations étrangères visitant la Yougoslavie (les quelque 60 000 touristes tchécoslovaques représentaient alors presque 30 % des touristes étrangers).¹⁹ L'engouement pour l'Adriatique progresse. Les deux guides sélectionnés, publiés au début de la période étudiée, précisent d'ailleurs qu'ils répondent à un besoin croissant, car de plus en plus de Tchèques se rendent en Yougoslavie pour y faire du tourisme.²⁰

Ce développement touristique s'explique par les expériences – tant au niveau d'une tradition littéraire que de pratiques touristiques émergentes – qui remontent à l'époque de la monarchie austro-hongroise. Plusieurs initiatives tchèques dans le domaine du tourisme qui virent le jour avant 1914 sont reconduites au lendemain de la guerre. Des hôtels, des maisons de convalescence ou des stations balnéaires appartenant à des Tchèques ou relevant d'intérêts tchécoslovaques s'établissent sur la côte adriatique (à Malinska et à Baška sur l'île de Krk, à Crikvenica, à Selce, sur l'île de Rab, à Split et ses environs, sur l'île de Brač, à Podgora, sur l'île de Vis et à Dubrovnik et ses environs pour ne citer que

¹⁷ Un dépliant de l'entre-deux-guerres faisant la promotion de Supetar (île de Brač) annonce : « Supetar, le seul endroit sur l'Adriatique, qui joint les deux plus grandes beautés de notre désir : la mer et la forêt [...] seule la mer renforce la santé et tonifie les nerfs, pour vous et vos enfant, pour le futur de la nation ; À Supetar règne la simplicité, toute la journée en maillot de bains ! ». *Supetar*, Prague, Cestovní kancelář Jindřich Šorm, [date inconnue]. Voir aussi Váša Náprstek, *Dubrovnik s okolím a české mořské lázně, Kupari-Srebreno* (Dubrovnik, ses environs et ses stations balnéaires tchèques, Kupari-Srebreno), Prague, Zemědělské knihkupectví A. Neubert, 1923, p. 84.

¹⁸ Voir les remarques introductives de Petra Kavrečić et Borut Klabjan : « U Medulinu ima mnogo Čeha na kupanju... Czech tourism in the Upper Adriatic before and after the First World War » (Il y a beaucoup de Tchèques qui se baignent à Medulin...), *Slovanské historické studie* 32, Prague, Brno, Historický ústav Akademie věd České Republiky, p. 91-102.

¹⁹ Statistiques tirées de John B. Allcock, «The Historical Development of tourism in Yugoslavia to 1945 », John Allcock et Joan Counihan, *The Studies in the History of Tourism in Yugoslavia*, Bradford, University of Bradford, (Bradford Studies on Yugoslavia, n° 14), 1989, p. 16.

²⁰ V. Náprstek, *op. cit.* et Ljubomir Letica, *Jihoslovanská Riviera, Lázeňská a klimat. místa na Jadranu* (La riviera yougoslave, les sites climatiques et balnéaires sur l'Adriatique), Prague, Balneologický odbor «Jadranské stráže», 1924.

les endroits les plus connus). Parallèlement à ce mouvement, plusieurs vecteurs promotionnels du tourisme en Yougoslavie apparaissent. Outre le Club des touristes tchèques, fondé en 1888, des ligues tchéco-yougoslaves et yougo-tchécoslovaques et la branche tchécoslovaque de l'association yougoslave *Jadranská stráž* (La sentinelle adriatique) sont fondées durant l'entre-deux-guerres. Ces éléments, combinés au développement des moyens techniques dans l'édition, expliquent le nombre important, la qualité et la variété des publications touristiques tchèques sur la Yougoslavie durant l'entre-deux-guerres. Le nombre de brochures publiées est impossible à évaluer, environ deux cent brochures nous apparaît une estimation raisonnable. Pas moins de 18 guides touristiques et 39 récits de voyages sont publiés sur les pays yougoslaves entre 1918 et 1938.²¹ Ces évaluations ne tiennent cependant pas compte des guides et des publications yougoslaves en langue tchèque ou encore des publications d'hôtels et de stations tchécoslovaques en Yougoslavie.

Malgré la richesse et le nombre important de publications touristiques publiées durant l'entre-deux-guerres, la période 1945-1948 ne doit pas être négligée. L'activité publicitaire est plus maigre, mais l'on peut retrouver des brochures comme celles publiées ou utilisées par le mouvement syndical révolutionnaire tchécoslovaque (ROH).²²

Trois récits de voyages sur la Yougoslavie sont publiés durant la période.²³ L'importance numérique des touristes tchécoslovaques continue. En 1947 et 1948, ils formaient le tiers des touristes étrangers. Cette période intermédiaire, axée vers la reprise active des liens touristiques avec la Yougoslavie, se base sur les acquis de l'entre-deux-guerres tout en

²¹ Cette estimation croise les résultats de nos recherches en bibliothèque avec ceux des compilations effectuées par Adin Ljuca (guides et récits sur la région) et Wendy Bracewell (récits tchèques). Plusieurs revues tchèques de l'entre-deux-guerres (*Československo-jihoslovanská Revue*, *Dílo*, *Moře Slovanům*, *Slovanský Jadran*, *Slovanský turista* ou *Volné Směry*) publiaient régulièrement des articles sur la Yougoslavie et sur le tourisme dans ce pays. La période qui précède 1914 connaît une grande activité éditoriale puisque nous avons répertorié pas moins de 15 guides touristiques tchèques sur les pays yougoslaves ou sur la côte adriatique publiés entre 1907 et 1913.

²² Archives syndicales de la confédération syndicale tchéco-morave (VA-ČMKOS) du conseil central syndical (ÚRO), KULT (département culturel), Prague, c. 56, 1948.

²³ Čestmír Jeřábek, *Evropské meziaktí. Pohledy na Evropu mezi dvěma válkami* (L'entracte européen, regards sur l'Europe de l'entre-deux-guerres), Prague, Alois Hynek, 1945 ; Antonín Fialka, *Přes devatery hory. Pěšky Balkánem do Orientu* (À travers un pays lointain. à pied par les Balkans jusqu'en l'Orient), Prague, Salivar, 1946 ; Václav Fiala, *Věčný epos Balkánu. Slovem a Obrazem* (L'épopée éternelle des Balkans, par le mot et l'image), Prague, Fr. Borový, 1947.

étant perméable aux influences de l'idéologique communiste et aux institutions qui en étaient issues.

Cette période voit l'affrontement et l'interpénétration de deux cultures de voyage. L'une, issue de l'entre-deux-guerres et cautionnée par des entreprises ou des agences privées (pensons ici à l'Association de Dubrovnik qui gère la station de Kupari et à Čedok qui est nationalisé en 1948), pourrait être qualifiée de « culture bourgeoise du voyage ». L'autre, issue de la mouvance communiste, qui cherche à « bouleverser » l'ordre des vacances et à les rendre accessibles aux travailleurs, en méprisant parfois les « čedokistes », emprunte cependant à la première. Le ROH bénéficie, dans l'extension de son réseau de stations, des acquis tchèques de l'entre-deux-guerres, car le syndicat prend possession en 1946 de deux stations, la maison Masaryk sur l'île de Vis et un hôtel à Split. La centrale syndicale achète d'ailleurs en 1947 un hôtel à un particulier tchèque, Albert Mahač qui s'était implanté, dès les années 1920 sur l'île de Rab.²⁴ La centrale syndicale voulut faire de ces biens immobiliers sur Rab une station modèle pouvant accueillir dès 1948 près de 10 000 travailleurs tchécoslovaques. Tous ces projets sont brutalement interrompus en août 1948, un peu plus d'un mois après la résolution du Kominform, lorsque le ministère tchécoslovaque de l'Intérieur interdit tout voyage touristique en Yougoslavie et exige le retour impératif des ressortissants tchécoslovaques au pays. Cet interdit signe l'arrêt des voyages touristiques en direction de Yougoslavie pour huit saisons estivales y compris celle de 1948. Si l'Adriatique redevient une destination possible pour les Tchécoslovaques à partir de 1956, le retour des estivants tchécoslovaques est néanmoins graduel et longtemps tributaire du climat politique entre la Yougoslavie et l'URSS. Un changement quantitatif significatif n'apparaît qu'en 1963, lorsque le nombre des visiteurs tchécoslovaques avoisine les 65 000. En 1967, le nombre de visiteurs atteint 250 000 et presque 500 000 en 1969, avant de chuter drastiquement durant la normalisation pour finalement croître de nouveau et osciller entre 250 000 et 430 000 durant les années 1980.²⁵ Ces nombres ne sont pas en soi exceptionnels. Deux particularités caractérisent ces flux. Leur développement n'est pas linéaire, il est particulièrement marqué par l'expulsion

²⁴ C'est dans les environs de l'île de Rab qu'Antonín Zápotocký, Président de la Tchécoslovaquie de 1953 à 1957, écrivit en 1947 l'essentiel de son récit *De nouveaux combattants se lèveront*. Antonín Zápotocký, *De nouveaux combattants se lèveront* (Vstanou noví bojovníci), trad. du tchèque par Marcel Aymonin, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1952, p. 258.

²⁵ Ces chiffres proviennent des statistiques yougoslaves.

de la Yougoslavie du Kominform et la résurgence des tensions avec l'URSS à partir de 1957. Les chiffres mentionnés sont peut-être modestes, vu le nombre de touristes étrangers en Yougoslavie (un demi million en 1955, 2,6 millions en 1965 et 5,8 millions en 1975), mais ils forment néanmoins l'essentiel des touristes du bloc soviétique en Yougoslavie. Il y a donc, en dépit des obstacles politiques, une forte continuité du tourisme tchécoslovaque en Yougoslavie au cours du 20^e siècle.

Le poids du schisme entre l'URSS et la Yougoslavie s'est longtemps fait sentir dans les domaines du tourisme et de la culture en général. Ce contexte témoigne, en effet, d'un moment tout à fait particulier en ce qui concerne l'influence de la politique et de l'idéologie dans la production littéraire. Si la production de guides touristiques et de récits²⁶ sur la Yougoslavie reprend à partir de la deuxième moitié des années 1950 et se stabilise durant les années 1960, il faut attendre 1971 pour voir la première édition tchécoslovaque d'un guide complet²⁷ sur la Yougoslavie qui s'implantera durablement sur le marché national. Le cas de Karel Konrád (1899-1971), auteur de récits de voyage et d'articles sur la Yougoslavie, illustre les tensions auxquelles un auteur pouvait être soumis dans le contexte de la détérioration des relations tchéco-yougoslaves après juin 1948 et son rôle dans la mise en tourisme de la Yougoslavie en Tchécoslovaquie.

Communiste depuis l'entre-deux-guerres, Karel Konrád est, en 1945, un nouvelliste et écrivain connu principalement pour son roman antimilitariste *Rozchod ! (Rompez !)* écrit en 1934. Enthousiaste face aux changements qui ont lieu en Yougoslavie, Konrád publie

²⁶ Une dizaine de récits tchèques sur la région sont édités ou réédités entre 1955 et 1970 : Ludvík Kuba, *Zaschlá paleta. Paměti* (La palette séchée, mémoires), Prague, SNKLHU, 1955 (2^{ème} éd. 1958) ; Ludvík Kuba, *Křížem krážem* (De long en large), Prague, Českoslovenští výtvarní umělci, 1956 ; Karel Nový, *Zaváté stopy* (Pistes enfouies), épilogue par Vítězslav Kocourek, Prague, Československý spisovatel, 1955 ; Jan Severin, *Na průsečíku Evropy* (Au carrefour de l'Europe), Prague, Lidová demokracie, 1956 ; Karel Konrád, *Jugoslávské kolo* (La ronde yougoslave), préface par Josef Rybák, Prague, Československý spisovatel, 1956 ; M. B. Chleborád, *České cestopisy po Jugoslávii mezi dvěma válkami a Wollmanův přínos* (Récits de voyage tchèques à travers la Yougoslavie dans l'entre-deux-guerres et la contribution de Wollman) dans *Franku Wollmanovi k sedmdesátinám* (À Frank Wollman pour son 70^e anniversaire), Sborník prací, Praha, Státní pedagogické nakladatelství, 1958 ; Alena Bernášková, *Setkání v Jugoslávii* (Rencontres en Yougoslavie), Prague, Nakladatelství politické literatury, 1966 ; Bohumír Fiala, *Na obzoru Dubrovnik* (Dubrovnik à l'horizon), Prague, Státní nakladatelství dětské knihy, 1967 et Jiří Voldán, *Šli tři muzikanti a jiné vzpomínky na ty, o nichž se málo psalo* (Trois musiciens marchaient et autres souvenirs de ceux sur lesquels on a peu écrit), Praha, Panton, 1970.

²⁷ Il s'agit du guide de Nina Heřmanová, *Jugoslávie* (Yougoslavie), Prague, Olympia, 1971. Des éditions supplémentaires sont publiées en 1975, 1979 et 1984. L'auteur et la maison d'édition Olympia publient en 1988 un guide consacré exclusivement à la côte adriatique. Nina Heřmanová, *Jadranské pobřeží Jugoslávie* (Le littoral adriatique de la Yougoslavie), Prague, Olympia, 1988.

au sortir de la guerre quelques articles positifs sur la Yougoslavie. Il participe d'ailleurs à un voyage en Yougoslavie en 1946 qui fait l'objet d'un récit intitulé *Jugoslávské kolo* (*La ronde yougoslave*). Empruntant toujours un ton admiratif, Konrád écrit six autres articles sur la Yougoslavie en 1947 dans le journal *Rudé Právo*.²⁸ Les autorités yougoslaves l'apprécient. On note à son propos en 1948 : « Il a jusqu'ici écrit une dizaine d'articles sur nous qui, en effet, souffrent parfois d'être littéraires ou sentimentaux mais qui sont très significatifs. Il apparaît, à chaque occasion, aux activités [que les Yougoslaves organisent] [...]. Il est connu à Prague comme un des amis les plus actifs de la Yougoslavie »²⁹. Le rapport qu'entretient Konrád avec la Yougoslavie lui est cependant préjudiciable. Un document interne yougoslave de septembre 1948 explique que le cas du publiciste Karel Konrád est caractéristique : « On lui a ordonné de retirer une série de passages d'un livre en préparation sur la Yougoslavie. Il a été blâmé par le parti pour avoir chanté avec nos fisculturistes³⁰ « camarade Tito ». »³¹ De fait, le récit de son voyage effectué en 1946 ne paraît qu'en 1956 après la réconciliation entre Moscou et Belgrade en 1955.³² Josef Rybák, rédacteur à *Rudé Právo*, est extrêmement laconique à ce propos. Il se contente d'écrire dans la préface de 1956 : « Il s'est écoulé pas moins de 10 ans depuis la visite de Konrád en Yougoslavie. Il a eu beaucoup de changements durant ce temps en Yougoslavie »³³, faisant référence, avec une certaine ambivalence, non pas aux changements sur la scène internationale, mais à l'élan de reconstruction qui anime le peuple yougoslave.

Borba, l'organe de la Ligue des communistes yougoslaves, commente la sortie du livre de Konrád sobrement, tout en souhaitant toutefois le rétablissement de relations plus cordiales entre les deux pays. Le compte rendu du journal reprend le désir exprimé par l'auteur : « Maintenant j'ai décidé de publier [ces lignes]. Je pense pouvoir contribuer grâce à elles, au moins dans une petite mesure, à rétablir les vieilles relations chaleureuses

²⁸ Archives du ministère yougoslave des Affaires étrangères (AMIP), Belgrade, Archives politique (PA) -Tchécoslovaquie, 1947, F-23/9/folios 344-348.

²⁹ AMIP, Belgrade, PA-Tchécoslovaquie, 1948, F-30/6.

³⁰ Terme désignant les sportifs yougoslaves.

³¹ Archives de la chancellerie de Tito, Belgrade, KMJ/I-3-b/188. « Izveštaj o događajima u ČSR izazvanih objavljivanjem rezolucije Kominforma » (Rapport sur les événements causés en Tchécoslovaquie par la publication de la résolution du Kominform), p. 16. Rapport de Marijan Stilinović, ambassadeur à Prague, septembre 1948.

³² K. Konrád, *op. cit.*,

³³ Josef Rybák, « předmluva », in K. Konrád, *ibid.*, p. 9.

entre le peuple yougoslave et le nôtre. Je dédie ces pages aux habitants des six républiques yougoslaves auxquels j'ai pensé énormément durant ces dernières années »³⁴.

Si ce cas n'est pas exceptionnel en soi, il illustre toutefois les enjeux qui entourent les prises de positions favorables envers la Yougoslavie dans la Tchécoslovaquie du milieu du 20^e siècle et dont les conséquences pèsent sur la mise en tourisme de la Yougoslavie que ce soit de façon directe ou indirecte. Le récit de Konrád n'est pas seulement intéressant pour les événements situés en amont de sa sortie, les représentations et les références employées par l'auteur le sont aussi. Nous poursuivons donc par l'analyse de ces représentations ainsi que de celles observées dans une sélection de quelques publications touristiques tchèques consacrées aux pays yougoslaves. Cette analyse se concentre sur trois thèmes étroitement connectés : Quelles représentations de la Yougoslavie ? ou l'antagonisme entre littoral et intérieur des terres ? une mer tchèque ou l'idéologie slave ? enfin, la mer Adriatique et la nature yougoslave.

Quelles représentations de la Yougoslavie : ou l'antagonisme entre le littoral et l'intérieur

Les Yougoslavies – celle de l'entre-deux-guerres ou celle établie en 1945 – avaient pour caractéristique d'être extrêmement diversifiées tant sur le plan géographique que pour la composition ethnique de sa population. Il est, croyons-nous, utile de commencer par ce point pour réfléchir à la circulation des représentations, car à la différence des cultures russe et roumaine, de rappeler Paul Garde, le concept de « culture des Slaves du Sud » est « complexe, car peu de critères convergents pourraient définir cette "culture" »³⁵. Cette réalité joua un rôle central dans les liens entre les Slaves du Sud, les Tchèques et l'Europe. Dans sa plus simple manifestation, cette réalité peut s'exprimer par une confusion sur ce que furent réellement les Yougoslavies au 20^e siècle.

Les représentations diffusées par les publications touristiques gravitent le plus souvent autour des thèmes associés à la mer et au soleil, d'où l'image parfois méditerranéenne associée à la Yougoslavie. Nombreux sont en effet les guides de l'entre-

³⁴ Borba, 15 août 1956. Article consulté dans *Digital 1956 Archive*, cart. 28-4-115.
http://www.osaarchivum.org/files/holdings/300/8/3/text_da/28-4-115.shtml (28 juillet 2008).

³⁵ Paul Garde, « La culture des Slaves du Sud et l'Europe », in Antoine Marès, dir., *La culture et l'Europe, du rêve européen aux réalités*, Paris, Institut d'études slaves, 2005, p. 159-168.

deux-guerres qui ne se consacrent qu'à la côte adriatique ou encore à sa partie supérieure seulement (le Kvarner) voire à un site en particulier. Or, en 1935, Karel Lemarie, proche des cercles touristiques belgradois, annonce remédier à un manque par la publication de son guide intitulé « Le premier guide tchèque du Royaume de Yougoslavie » qui devrait servir, précise-t-il, à tous ceux qui se rendent en Yougoslavie que ce soit sur « l'Adriatique bleue » ou « dans l'arrière-pays romantique ». Lemarie et ses collaborateurs ne manquent pas de souligner, dès les premières lignes du guide, qu'ils consacrent « une attention particulière à la Serbie du Sud, afin de signaler aux visiteurs de la Yougoslavie cette partie de l'État qui fut témoin de grands moments depuis les débuts de l'histoire de la péninsule balkanique »³⁶. De fait, les régions de la Vojvodine, de la Serbie et de la Serbie du Sud regroupent un peu moins du tiers des descriptions tandis que les régions de la Dalmatie et de la côte en détiennent un peu plus du tiers. Il y a dans ce guide un certain équilibre alors que le propos des guides tchèques est habituellement consacré presque exclusivement à la côte. Cet équilibre se conjugue avec une vision très « officielle » de l'État yougoslave. C'est avec beaucoup d'emphase que le guide de Lemarie explique que l'unification du pays, sous l'égide du roi Alexandre, le Libérateur, répond au rêve des frères yougoslaves.³⁷ Cette vision « unificatrice » de la Yougoslavie s'exprime aussi très fortement par la page de couverture du guide qui représente les « trois tribus » de la nation yougoslave : les Serbes, les Croates et les Slovènes. Un élément identitaire stéréotypé de chaque « tribu » est présent en arrière-plan : les montagnes pour les Slovènes, une église orthodoxe pour les Serbes et la mer Adriatique pour les Croates.

³⁶ Karel Lemarie *et al.*, *Prvý český průvodce královstvím Jugoslavie, stručná praktická příručka pro turisty* (Premier guide tchèque du Royaume de Yougoslavie, manuel pratique et concis pour touristes), Prague, Jar. Fencel, cestovní kancelář, 1935, p. 3.

³⁷ K. Lemarie, *ibid.*, p. 3.



Page de couverture du guide de Karel Lemarie et al., *Prvý český průvodce královstvím Jugoslaviie*, Prague, Jar. Fencel, cestovní kancelář, 1935.

Cette interprétation politique de la Yougoslavie et la représentation spatiale qu'elle suggère s'opposent en tout point au guide sur la Dalmatie et l'Adriatique de Jan Hajšman qui précise en introduction que le désir du roi Alexandre d'unifier le pays est d'une application beaucoup plus difficile que prévue.³⁸ La deuxième édition du guide de Lemarie, parue en 1936, reprend la même structure et exprime les mêmes souhaits qu'en 1935. Il désire, avec son guide, « concourir à faire connaître les beautés naturelles de la Yougoslavie fraternelle et au rapprochement de nos deux nations », car il est ici question d'un monde de liberté unissant le peuple yougoslave.³⁹

Ces différences contribuent à une fragmentation des représentations d'où la difficulté d'une mise en tourisme de la Yougoslavie à travers une « image » globale du

³⁸ Jan Hajšman, *Průvodce Jadranem a Dalmácií* (Guide de l'Adriatique et la Dalmatie), Prague, Orbis, 1935, p. 1.

³⁹ Karel Lemarie, *Jugoslaviija, Turistický průvodce celou Jugoslavií* (Yougoslavie, guide touristique pour toute la Yougoslavie), Prague, Čedok, 1936, p. 5. Lemarie écrit que Putnik à qui il confia le soin de rédiger, dans le guide une annexe intitulée « Yougoslavie, pays de tourisme », contribue au succès du guide. Il est intéressant de noter que Hajšman mentionne que le directeur du bureau officiel de Putnik à Prague examina et compléta les informations présentées. Cet « apport » ne changea rien au fait que Hajšman se fait critique de la politique nationale yougoslave.

pays qui ne s'appuierait pas sur une dichotomie littoral/intérieur. Le désir de présenter la Yougoslavie dans son entièreté concerne d'une manière plus aiguë les cercles belgradois que les milieux tchèques. Pourtant il y a lieu de se demander si la tendance n'était pas inversée à l'étranger. N'était-il pas plus simple et « plus logique » pour les étrangers d'aborder la Yougoslavie comme une entité et non comme un pays fragmenté ou, pour l'époque socialiste, comme des républiques « quasi-indépendantes » ? Ces questions rappellent que le guide touristique promeut des interprétations et des représentations socio-politiques divergentes. L'idéologie slave et les représentations qu'elle véhicule pouvaient, elles, devenir facteur d'unité.

L'idéologie d'une mer slave

Nous avons vu que la fraternité slave est très souvent invoquée par les récits tchèques sur les Slaves du Sud. Cette fraternité ou encore cette réciprocité slave se manifestent à travers différents vecteurs de rapprochements. Le récit de Meda Koudela en rappelle plusieurs ; les Tchèques sont reçus en frère en Yougoslavie ; les liens établis au 19^e siècle avec les associations de gymnastique des sokols sont un « facteur d'intégration » ; les Slovènes reconnaissent les grands fils de la nation tchèque (Masaryk, Tyrš), les Tchèques, les Slovaques et les Croates se comprennent, car il y a la même tristesse dans leurs chansons.⁴⁰ Si les thèmes peuvent parfois être communs, l'expression d'une « slavité » commune est avant tout linguistique. La proximité linguistique est très souvent invoquée par les Tchèques.⁴¹ Cette proximité se transforme en privilège par rapport aux visiteurs non-slaves. Fiala décrit dans son récit de 1947 une situation où un Anglais n'osait entrer en contact avec les clients d'une auberge alors que lui pouvait parler et sympathiser avec les Yougoslaves.⁴²

⁴⁰ Meda Koudela, *Z Cest po Jugoslavii* (D'un voyage à travers la Yougoslavie), Brno, Československo-jihoslovanská liga, 1933, p. 6, 13, 23, 48.

⁴¹ Fiala mentionne à propos de son passage à Cavtat : « Nous ne fûmes naturellement point surpris par la langue tchèque. Notre langue, Dieu merci aussi dans des formes correctes, s'est propagée après la Première Guerre mondiale à travers la Dalmatie dans les stations balnéaires et touristiques et est devenue pour ainsi dire la langue de communication des touristes slaves. Partout on pouvait voir des inscriptions tchèques, à côté des inscriptions yougoslaves. Tout serveur ou presque parlait tchèque et à la plupart des passages à niveau en montagne, le chauffeur derrière son volant pouvait lire, à côté du serbo-croate « Pazi na voz », la mise en garde en tchèque « Pozor na vlak ! » (Attention au train !). V. Fiala, *op. cit.*, p. 100.

⁴² V. Fiala, *ibid.*, p. 151-152.

Les exemples de cette réciprocité slave et de ce sentiment fraternel entre Slaves étaient fréquemment utilisés et servaient en quelque sorte de prescription d'un comportement émotionnel à adopter.⁴³ Si les émotions concernant la réciprocité slave peuvent s'exprimer de maintes façons (hospitalité, histoire commune, destin lié, proximité linguistique, folklore apparenté, etc.), les références invoquant le caractère « slave » de la mer Adriatique sont particulièrement fortes et fréquentes jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale.⁴⁴ Cette désignation n'était cependant pas le monopole des Tchèques, car les Yougoslaves dénommaient aussi parfois la mer Adriatique « mer slave », voire « yougoslave ». La désignation du caractère « slave » de l'Adriatique⁴⁵ se double parfois d'une appropriation, puisque plusieurs Tchèques parlent même de « notre Adriatique slave »⁴⁶. Or, la mer Adriatique est durant l'entre-deux-guerres l'objet de convoitise, car ni l'Italie ni la Yougoslavie ne disposent sur elle d'une hégémonie incontestable. Les guides et les récits tchèques s'alignent, dans ce conflit territorial et politique, sur la position yougoslave. La présence touristique tchèque ou slave sur l'Adriatique revêt, au lendemain de la Première Guerre mondiale, une consonance politique. Un pamphlet politique tchèque de 1919, par exemple, appelle tous les Slaves à se battre pour « leurs meilleures stations thermales », afin que la station de Baška, populaire chez les Tchèques, reste propriété des Slaves.⁴⁷ Ce genre d'appel ne se limite pas aux pamphlets politiques, car Náprstek souligne, dans son guide touristique de 1923, que les stations de Kupari-Srebreno sont appelées à former le centre de la riviéra slave.⁴⁸ Ailleurs, Koudela parle de l'appétit « insatiable » de

⁴³ Noah W. Sobe, « Slavic Emotion and Vernacular Cosmopolitanism, Yugoslav Travels to Czechoslovakia in the 1920s and 1930s », in Anne E. Gorsuch et Diane P. Koenker, (éds.), *Turizm, The Russian and East European Tourist Under Capitalism and Socialism*, Ithaca, Londres, Cornell University Press, 2006, p. 82-96.

⁴⁴ Karel Konrád parle de « mer Adriatique », mais il utilise aussi la rhétorique de la réciprocité slave rappelant, par exemple, que l'architecture de Zagreb ou de Ljubljana rappelle Prague grâce à son « souffle slave », K. Konrád, *op. cit.*, p. 109, 125.

⁴⁵ Adolf Veselý dans K. Lemarie, *op. cit.*, 1935, p. 127.

⁴⁶ « Notre Adriatique slave est belle, noble. Elle renforce notre foi commune dans la vigueur de la nation yougoslave et de la nôtre ; elle nous fournit une énergie vitale, elle nous hisse au-delà de notre petitesse, elle intensifie la conscience de notre solidarité, elle nous mène au cœur d'une nation fraternelle et alliée ». M. Koudela, *op. cit.*, p. 29.

⁴⁷ P. Kavrečić et B. Klabjan, *op. cit.*, p. 99.

⁴⁸ « Les baies de Kupari et de Srebreno réunissent toutes les conditions pour devenir les meilleures stations balnéaires de l'Adriatique » et il ajoute plus loin : « ces baies qui se complètent réunissent toutes les conditions pour devenir la Riviera slave car la nature a conféré à cet endroit de meilleures conditions qu'à d'autres villes balnéaires renommées dans le monde », V. Náprstek, *op. cit.*, p. 36 et 51.

l'Italie, de la prise par Annunzio de l'île Saint-Marc.⁴⁹ Un passage du guide de 1935 de Jan Hajšman est particulièrement explicite :

Tant que l'Adriatique [...] appartenait à la monarchie habsbourgeoise, les Allemands, notamment, y allaient comme on va chez soi [...], l'Adriatique était leur, ils avaient leur propre mer. Le Tchèque et le Slovaque devraient aller sur l'Adriatique autrement qu'à l'étranger. Ils ont le droit [d'y aller] autrement que dans les autres pays. [...] Les visiteurs de l'Adriatique devraient se rapprocher des gens, chercher des amis comme ceux qu'ils ont chez eux, s'efforcer de connaître en détails la vie réelle [...] de connaître et d'aimer la Yougoslavie comme nous aimons notre propre pays.⁵⁰

Ce registre politique est spécifique à la période de l'entre-deux-guerres où coïncide le début de l'affirmation étatique de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie avec, en arrière-plan, une série de problèmes identitaires (la question nationale en Yougoslavie) et politiques (les relations avec l'Italie). Après 1945, les récits (ceux de Konrád et de Fiala) ne font plus référence à un riviera slave ou à une Adriatique slave. Les descriptions de l'Adriatique se limitent, dans les guides *Jugoslávie* de la collection Olympia, à des éléments de géographie physique.⁵¹ Dans cette collection, la Yougoslavie est désignée en introduction comme un pays « frère » et « slave », mais sans plus. Les manifestations de l'idéologie slave deviennent de moins en moins fréquentes et s'expriment, après 1945, dans un registre beaucoup plus sobre. La mer, acteur central de l'invitation et de la mise en tourisme de la Yougoslavie, reste néanmoins un impondérable dans les publications touristiques tchèques sur la Yougoslavie.

La mer Adriatique et la nature yougoslave

L'image de l'Adriatique pouvait être, comme nous l'avons mentionné, liée à une dimension politique. Toutefois, l'invitation au voyage utilise un registre apolitique. Or, plusieurs voyageurs décrivent leur enthousiasme à la vue de la mer Adriatique. Les exclamations « O Jaderské moře! » (Ô mer Adriatique !) sont nombreuses. L'évocation de la mer va de pair avec celle de la nature yougoslave qui est qualifiée de grandiose. Guides

⁴⁹ M. Koudela, *op. cit.*, p. 13 et 33.

⁵⁰ J. Hajšman, *op. cit.*, p. 8.

⁵¹ Nina Heřmanová, *Jugoslávie* (Yougoslavie), Prague, Olympia, 1971, 1975, 1979, 1984 et, du même auteur : *Jadranské pobřeží Jugoslávie* (Le littoral adriatique de la Yougoslavie), 1988.

et récits mentionnent que les paysages imprimeront des souvenirs inoubliables.⁵² Une véritable invitation à un tourisme sensoriel prend forme. Cette invitation repose sur l'expérimentation de sensations nouvelles, sur l'observation de beautés naturelles (voire ethnologiques) et sur les soins que le voyage apporte à l'esprit et au corps.

L'exotisme accompagne aussi ces descriptions, car la côte adriatique est le lieu où les Tchèques verront une flore à laquelle ils ne sont pas habitués (palmiers, citronniers, etc.). Cet exotisme des paysages se double aussi d'un appel à l'aventure. Les guides tchèques rappellent souvent que de Dubrovnik le touriste peut découvrir l'Orient en allant faire une expédition à Trebinje. Un guide de 1923 suggère un voyage en Albanie pour les plus aventureux : « À qui son sang touristique fringant ne lui donne pas encore de repos peut faire des excursions de 4-5 jours en Albanie »⁵³. Cette composante de « l'aventure » est intrinsèquement liée au discours touristique. Non sans paradoxe, ce dernier joue aussi sur le sentiment de familiarité que le visiteur tchèque ressentira sur la côte adriatique.⁵⁴ Nombreuses sont les publications tchèques qui annoncent que le visiteur tchèque se sentira en Yougoslavie comme « chez lui ». Náprstek écrit en 1923 : « Nous sommes bientôt à Kupari au bord de la mer, où pour le moment nous allons nous installer, car nous sommes ici à la maison, parmi les nôtres chez nous »⁵⁵.

Conclusions

L'étude des représentations s'impose rapidement à celui qui analyse les guides touristiques et les récits de voyage. Les invocations de la mer Adriatique et la nature grandiose des pays des Slaves du Sud reposent généralement sur un registre apolitique. Indiquer que le touriste tchèque se sentira sur l'Adriatique comme à la maison ou que la mer Adriatique est une mer slave correspond à des fonctions du guide, celles d'introduire le lecteur à son objet d'intérêt et de le rassurer. Mais il y a ici hybridation, car le discours touristique intègre parfois une dimension politique ou idéologique. Notre objectif est, en

⁵² K. Lemarie, *op. cit.*, 1936, p. 70.

⁵³ V. Náprstek., *op. cit.*, p. 84.

⁵⁴ « Malinska sur l'île de Krk est depuis longtemps gravée parmi les plus beaux souvenirs dans le cœur des visiteurs tchécoslovaques, qui forment ici la plus grande partie des visiteurs ». Malinska, Hôtel Strand, Ko moři za zdravím ! (À la mer pour votre santé !), Grafika Plzeň, [sans date]. Le même hôtel se vante, dans une autre brochure de l'entre-deux-guerres, d'être le « centre des visiteurs tchécoslovaques sur l'Adriatique ». Navrh J. Fischer, Tisk Jar. Strojil, Přerov, [sans date].

⁵⁵ V. Náprstek., *op. cit.*, p. 35.

effet, de faire une lecture politique de ces représentations et c'est dans cette veine que nous avons sélectionné trois thèmes (le littoral vis-à-vis l'intérieur, une mer tchèque et l'idéologie slave, la mer et la nature yougoslave) qui articulent, chacun à leur manière et en complémentarité, les liens possibles et imaginés entre tourisme et politique. Cette dernière dimension est parfois difficile à saisir. L'étude de quelques cas précis dont ceux de Karel Konrád ou de Karel Lemarie permet de comprendre l'implication idéologique dans l'écriture sur la Yougoslavie et/ou la présence d'acteurs politiques derrière le discours touristique.

Une forte inertie modèle les représentations textuelles des publications touristiques tchèques. Les représentations qu'elles véhiculent au cours de l'entre-deux-guerres relayent, en effet, un discours né au 19^e siècle. Le contexte de l'entre-deux-guerres accentue, en raison de nouvelles tensions politiques, certaines d'entre elles. La proximité tant émotionnelle que géographique envers l'Adriatique, telle qu'exprimée durant l'entre-deux-guerres, caractérise les dispositions, en grande partie favorables, des Tchèques vis-à-vis les Slaves du Sud. Or, quelques variations sont observables sur le long terme. La slavophilie ne traverse plus après 1945 les publications tchèques sur les pays yougoslaves et ce, même si certains rapports comme celui de dire que le visiteur tchèque se sentira sur l'Adriatique comme à la maison persiste jusqu'au 21^e siècle. Le long terme est ici intéressant car le discours occidental sur les Balkans s'est homogénéisé après 1945.⁵⁶ Le long terme permet aussi de comprendre que ces représentations procèdent de l'existence d'une culture touristique tchèque sur l'Adriatique au 20^e siècle qui explique non seulement la présence des Tchèques sur le littoral adriatique, mais aussi le nombre et la variété des publications touristiques tchèques sur cette région.

Igor Tchoukarine est doctorant à l'EHESS et prépare une thèse d'histoire intitulée *Représentations et politiques de la mise en tourisme de la Yougoslavie à l'international (1945-1970)*. Igor Tchoukarine a été rattaché au CEFRES en tant que boursier Lavoisier durant l'année académique 2007-2008.

⁵⁶ Maria Todorova soutient que l'on peut parler d'un point de vue occidental, d'une uniformisation du discours.

La Tchécoslovaquie et la Yougoslavie entre 1918 et 1938

Les quatre déceptions d'une alliance imparfaite

Tomáš Chrobák

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la Tchécoslovaquie et le nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes semblaient être des alliés naturels. Un passé commun les rapprochait. La solidarité slave, forgée selon les idéaux de Ján Kollár, avait énormément influencé Ljudevit Gaj, le fondateur du mouvement illyrien. Les Tchèques et les habitants de la Cisleithanie avaient aussi mené un combat commun au sein du parlement autrichien. De plus, la figure de Tomáš Garrigue Masaryk représentait une source d'inspiration pour la jeune génération des Slaves du Sud. Quatre générations d'étudiants croates, serbes et slovènes avaient fréquenté Prague, des années 1880 jusqu'à l'aube de la Première Guerre mondiale, pour écouter cet homme dont le message dépassait la mesquinerie politique et le provincialisme de leurs patries. Masaryk fut non seulement un critique virulent de la politique étrangère d'Aehrenthal, ministre des Affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie de 1906 à 1912, mais aussi le défenseur résolu de la représentation politique serbe en Croatie qui fut accusée de haute trahison lors du procès truqué de 1909. Masaryk y démontra l'inauthenticité des documents utilisés par l'historien autrichien Heinrich Friedjung. La campagne contre les faux fabriqués à l'ambassade austro-hongroise à Belgrade établit la réputation et la popularité de Masaryk parmi les Slaves du Sud. Le futur président tchécoslovaque était le symbole des liens intellectuels unissant Tchèques et Slaves du Sud. Masaryk jouissait d'un respect incontestable tant chez les partisans du centralisme serbe que parmi les membres de l'opposition civique ; chaque groupe politique pouvait s'identifier à Masaryk.

La Première Guerre mondiale changea la donne. Masaryk et Beneš participèrent à la résistance antiautrichienne non seulement aux côtés du gouvernement serbe, mais aussi avec le Comité yougoslave fondé par les hommes politiques croates, serbes et slovènes qui

avaient émigré à l'étranger au déclenchement des hostilités.¹ La coopération entre les représentants tchécoslovaques et yougoslaves s'avéra cependant très compliquée. La représentation tchécoslovaque brigua la reconnaissance de toutes les puissances alliées. Or, l'Italie ne cachait pas ses prétentions sur Trieste, l'Istrie, Rijeka et la Dalmatie qui étaient revendiquées non sans fondement par les Yougoslaves. Les Tchécoslovaques devaient désormais choisir entre ces deux alliés et durent faire preuve d'une extrême prudence. C'est pour cette raison qu'Ernest Denis, alors rédacteur en chef de la revue officielle *La Nation tchèque*, fut révoqué par Beneš parce qu'il était le partisan inconditionnel des prétentions territoriales yougoslaves. En privé, Masaryk et Beneš étaient très réservés à l'égard de la représentation yougoslave. Le prince Alexandre de Serbie et son premier ministre, Nikola Pašić, étaient jugés comme étant des hommes assez ternes ne comprenant rien à la politique étrangère. L'attitude des Tchécoslovaques envers le président du Comité yougoslave, le Croate Ante Trumbić, n'était guère plus clément. Trumbić était considéré comme un nationaliste borné, un jusqu'au-boutiste, incapable de faire des concessions raisonnables. La cession de l'Istrie à l'Italie représentait pour Masaryk et Beneš un fait accompli, les Yougoslaves devaient se consoler avec l'unification d'une grande partie des territoires peuplés par les Serbes, les Croates et les Slovènes.²

La création des deux États en 1918 réalisa les rêves des hommes politiques tchèques et d'une partie de leurs homologues yougoslaves. Un traité d'assistance réciproque fut signé dès 1920 et la nouvelle alliance avec la Roumanie déjoua la tentative de restauration des Habsbourg en Hongrie. L'avenir semblait prometteur. Des déceptions se dressaient cependant à l'horizon. Cet article examine les problèmes auxquels fut confrontée l'alliance et, d'une manière plus générale, le rapprochement entre les deux pays. Cette série de problèmes et d'incompréhensions mutuelles est étudiée ici à travers quatre principales déceptions qui sont analysées respectivement à travers les aspects démocratiques, politiques, économiques et culturels de cette alliance imparfaite.

¹ Notons qu'Edvard Beneš arrive à Paris en 1915 grâce à un passeport serbe.

² Lettre du 7 novembre 1918 de T. G. Masaryk à Edvard Beneš. I. Dagmar Hájková et I. Šedivý, (éd.), *Korespondence T.G. Masaryk-Edvard Beneš* (Correspondance T.G. Masaryk - Edvard Beneš), Prague, Masarykův ústav AV ČR, 2004, p. 304.

Une déception démocratique

La Tchécoslovaquie et le nouvel État yougoslave semblaient deux pays promis à un avenir démocratique et chacun avait accordé à ses citoyens le suffrage universel (masculin en Yougoslavie ; la Tchécoslovaquie introduisit, le suffrage féminin en 1918). La démocratie tchécoslovaque connut des difficultés dans les premières années de l'après-guerre, mais fonctionna par la suite sans crises majeures. En Yougoslavie au contraire, les partis politiques, basés sur les appartenances ethniques, laminaient progressivement les fondements de l'État. La période démocratique, avant la proclamation de la dictature en 1929, déçut, de fait, une grande partie de la population.

Les origines de cette crise reposaient dans le caractère « insoluble » de la question nationale. Le nationalisme croate ne pouvait accepter la centralisation politique imposée par Belgrade. Se trouvant dans une situation internationale complexe, la Tchécoslovaquie ne pouvait se résoudre à voir affaibli son allié méridional. C'est pour cette raison qu'elle soutenait de manière résolue et inflexible la centralisation de la Yougoslavie.

Cette attitude lui fit perdre de façon irrévocable les sympathies croates. L'exemple le plus pertinent est celui de Stjepan Radić, le représentant du parti paysan croate. Avant 1914, Radić était un tchécofile notoire en raison de son séjour à Prague après son expulsion de l'Université de Zagreb. Radić entretenait de bonnes relations avec les milieux tchèques, épousa une Tchèque et collaborait à plusieurs revues et à la célèbre encyclopédie d'Otto. Or, après 1918, toutes ces relations cessèrent. En dehors des cérémonies officielles, les Croates demeuraient assez froids envers la Tchécoslovaquie.

Les relations avec la classe politique croate étaient désormais entretenues, afin de ne pas froisser le gouvernement de Belgrade, par des intermédiaires comme le slavisant français Fuscien Dominois ou encore le célèbre historien écossais des Slaves, Robert William Seton-Watson.³ Le milieu politique tchécoslovaque ne comprit jamais l'ampleur du désarroi croate dans l'État yougoslave. On pensait qu'il était possible de satisfaire les désirs croates par des concessions de second ordre dans le champ culturel ou administratif. Pour ne pas outrer les dirigeants officiels, le président Beneš évita même d'aller à Zagreb

³ Fuscien Dominois (1888-1938) était chargé des cours de langue tchèque à l'École Nationale des langues orientales vivantes. Robert William Seton-Watson (1879-1951), historien écossais, était professeur d'histoire à Londres puis à Oxford.

lors de son voyage à Belgrade en avril 1937. Amèrement déçu, Vladimir Maček, chef du parti paysan croate, quitta de façon démonstrative la capitale yougoslave.

Ces relations ambiguës furent analysées en 1925 par l'historienne Milada Paulová. Byzantinologue à l'Université Charles de Prague, elle s'intéressait également à l'histoire contemporaine yougoslave et était une interlocutrice privilégiée des dirigeants tchécoslovaques dont Přemysl Šámal, chancelier du Président de la République de 1919 à 1938. Paulová résume l'ambiguïté de ces relations :

En somme on peut dire que nos relations avec les Yougoslaves se développent, malgré la fraternisation officielle, d'une manière qu'on pourrait appeler douloureuse. L'idéalisme slave se métamorphose en indifférence voire même hostilité. Il ne s'agit pas de cacher ce fait, mais d'en trouver les causes. Son fondement repose dans la question croate, nous perdons beaucoup de sympathies des deux cotés. Considérés à Zagreb comme serbophiles et à Belgrade comme croatophiles, nous perdons le soutien des deux cotés.⁴

Un autre problème majeur se manifesta au moment de l'avènement du régime dictatorial du roi Alexandre 1^{er}, le 6 janvier 1929, qui représenta une rupture avec le parlementarisme. Les deux régimes s'éloignèrent structurellement. La dictature élimina sans heurts majeurs les partis politiques et la vie parlementaire.

Les autorités tchécoslovaques acceptèrent le changement de régime en Yougoslavie comme un fait inévitable. Elles considérèrent la dictature comme la solution temporaire d'une crise réputée autrement insoluble. La diplomatie tchécoslovaque soutint, dans les premiers mois de son existence, la dictature yougoslave, mais désenchantée par la suite. Le centralisme répressif menait désormais à une impasse.

Malgré les tentatives de la politique officielle, il fut désormais impossible de faire taire la presse tchécoslovaque, comme *Právo Lidu*, *Lidové noviny* ou *Přítomnost*, qui dénonçaient les violations du droit et les persécutions politiques. De nombreuses pétitions réclamant la libération des prisonniers politiques furent adressées au Président Masaryk. Le gouvernement tchécoslovaque intervint en 1931 au profit d'hommes politiques modérés

⁴ *Národní listy*, 10 janvier 1925. Voir aussi Pavel Hradečný, *Politické vztahy Československa a Jugoslávie 1925-1928 v zahraničním i vnitřním kontextu* (Les relations politiques entre la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie dans le contexte extérieur et intérieur), Prague, Academia, 1988.

comme Svetozar Pribićević et Većeslav Vilder. Bien que toujours très discrets, ces gestes gouvernementaux déclenchèrent un tollé de protestations officielles de la part de Belgrade.

Les relations se détériorèrent progressivement. La célébration de l'anniversaire du Président Masaryk, le 7 mars 1930, se déroula dans une atmosphère plutôt morne. La politesse formelle des discours des dirigeants yougoslaves pouvait à peine cacher leur froideur et ce, particulièrement à Belgrade où le roi Alexandre bouda la principale cérémonie. À Zagreb, la situation était similaire. Les Croates ne pardonnaient pas aux autorités tchécoslovaques leur position en faveur du centralisme. En Macédoine, les festivités organisées à l'occasion de l'anniversaire de Masaryk se déroulèrent comme dans un pays occupé, avec la seule participation des fonctionnaires et des représentants de la minorité serbe.⁵

Il est de même significatif que Masaryk, déçu par le fonctionnement de l'État, ne soit jamais allé en Yougoslavie en tant que président, tandis que le roi Alexandre visita à trois reprises la Tchécoslovaquie. Les invitations courtoises adressées à Masaryk par les hommes politiques yougoslaves, pour passer à tout le moins des vacances sur la côte adriatique, restèrent sans effet. La première visite officielle d'un Président de la République tchécoslovaque fut celle de Beneš en 1937 qui tenta, sans succès, de resserrer les liens de l'alliance en déclin.

Les relations avec la Yougoslavie furent désormais ternies par des incidents de plus en plus fréquents. Un journaliste de *Prager Presse*, le journal officiel du gouvernement de Prague, fut, par exemple, brutalement expulsé de Yougoslavie en raison d'un conflit avec Anton Korošec, le ministre yougoslave de l'Intérieur.⁶

Le déficit démocratique de la Yougoslavie dénaturait aussi les relations avec les associations de gymnastiques des sokols. Le 15 août 1925, une association du sokol slave fut fondée à Prague avec la participation de Tchécoslovaques, de Yougoslaves, de Polonais et de Russes blancs. Or, en Yougoslavie, le caractère des sokols commença à changer brutalement à partir des années 1920. Ayant au début une vocation nationale et démocratique, ils se transformèrent en une organisation paramilitaire à la manière prévalant dans l'Italie fasciste. Cette transformation des sokols fut parachevée avec

⁵ Archives du ministère des Affaires étrangères (AMZV), Prague, fonds PZ Belgrade, 1930, Rapport du chargé d'affaires Vokáč du 30 juin 1930.

⁶ AMZV, Prague, fonds PZ Belgrade 1936, n. 60, rapport du 22 mai 1936.

l'avènement de la dictature en 1929. Les sokols officiels yougoslaves devinrent une organisation gouvernementale pure et dure. La participation des sokols tchécoslovaques au rassemblement international de juin 1931 à Belgrade fut critiquée par une grande partie de l'opposition yougoslave parce qu'ils appuyaient de facto le régime. Le taux de participation des sokols régionaux, croates ou serbes, y fut très faible. Ce sont les sokols venus de Tchécoslovaquie qui redorèrent, sur fond de controverses, le blason terni des sokols yougoslaves, démotivés et peu performants.⁷

Le gouvernement tchécoslovaque fut soupçonné de double jeu avec l'opposition contre le régime en place. Les milieux conservateurs serbes soupçonnaient le régime tchécoslovaque d'appuyer le socialisme et le bolchevisme. L'entourage du Prince Paul Karadjordjević était animé d'une véritable phobie antitchécoslovaque, comme le déclara, en mai 1938 au moment de son départ à la retraite, Václav Girsá ambassadeur tchécoslovaque à Belgrade.⁸

La déception de l'alliance politique

L'alliance entre la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie semblait néanmoins pouvoir fonctionner sans heurts majeurs. Les deux pays faisaient partis du système d'alliances créé sous l'égide de la France dans les années 1920. Le domaine de la politique étrangère fut cependant le théâtre de tensions qui s'aggravèrent au cours des années 1930.

Le premier différend survint au sujet de la Russie soviétique. Dirigée par Edvard Beneš, la diplomatie tchécoslovaque, tout en étant fondamentalement anticomuniste, considérait le régime soviétique comme une réalité politique et voulait entretenir des relations correctes tout en gardant l'espoir d'une évolution progressive vers la démocratie. Au contraire, les sympathies des dirigeants yougoslaves d'origine serbe allaient obstinément au souvenir de la vieille Russie tsariste. La Yougoslavie servit aussi de terre d'asile à de nombreux émigrés russes, souvent très conservateurs. Malgré les tentatives des diplomaties tchécoslovaque et roumaine, les relations entre Belgrade et Moscou ne s'établirent qu'en 1940. La diplomatie tchécoslovaque craignait aussi les répercussions des

⁷ AMZV, Prague, fonds PZ Belgrade 1930, n° 43, rapport du chargé d'affaires Vokáč du 13 mars 1930.

⁸ Archives du Bureau du président la république (AKPR), Prague, fonds T44/21, note de Přemysl Šámal du 27 juillet 1938.

relations entre la Yougoslavie et l'Italie ternies par la question albanaise et l'oppression des minorités slovène et croate en Italie. La Tchécoslovaquie, qui cherchait à préserver ses relations à la fois avec l'Italie et la Yougoslavie, se retrouvait donc dans une situation inconfortable.

L'alliance tchéco-yougoslave, qui fonctionnait si bien contre la Hongrie, commença à se disloquer dans les années 1930. Après l'assassinat du roi Alexandre 1^{er} à Marseille en 1934, le style de la politique yougoslave commença à changer avec l'arrivée au pouvoir en 1935, de Milan Stojadinović, qui occupa les postes de ministre des Finances, ministre des Affaires étrangères et de Premier ministre.⁹ Le gouvernement yougoslave chercha alors à se retirer de l'Europe centrale jugée dangereuse parce que menacée par l'impérialisme hitlérien. Le retrait progressif de la Yougoslavie du système des alliances avec la France et la Petite Entente s'accéléra après la démission des puissances occidentales face à la remilitarisation de la Rhénanie en mars 1936. La politique de Stojadinović fut celle de l'affaiblissement des alliances. Stojadinović était persuadé que la Yougoslavie devait rester à tout prix neutre dans le ou les conflits à venir. Les dirigeants d'origine serbe voulaient épargner au pays les malheurs de la Première Guerre mondiale et souhaitaient pour cette raison le repli de la Yougoslavie dans les Balkans.

La tentative française de resserrer les liens entre les pays de la Petite Entente et la France suscita un refus poli mais net de la part du régime yougoslave. Cette initiative soutenue par la Tchécoslovaquie fut sabordée par la diplomatie yougoslave à Bratislava lors de la conférence des ministres des Affaires étrangères de décembre 1936. La Tchécoslovaquie voulait discuter du projet français concernant l'assistance mutuelle entre la France et la Petite Entente. Cette position fut ardemment défendue par le ministre des Affaires étrangères Kamil Krofta. Cette fois, la position négative yougoslave fut renforcée par la Roumanie. Le ministre des Affaires étrangères de Bucarest, Nicolae Titulescu, partisan inébranlable de la politique pro-occidentale fut révoqué par le roi Carol II en août 1936 et remplacé par le très docile Victor Antonescu qui soutint désormais la politique

⁹ Stojadinović fut ministre des Finances en 1922-24, 1924-26 et 1934-35. En 1935, il devint Premier ministre avec le portefeuille des Affaires étrangères.

d'affaiblissement des alliances existantes. La Tchécoslovaquie fut désormais complètement isolée au sein de la Petite Entente.¹⁰

L'unilatéralisme devint la norme des relations étrangères. Un traité d'amitié fut signé par la Yougoslavie avec l'Italie et la Bulgarie en 1937 sans la moindre discussion avec les alliés. La visite du Président Beneš d'avril 1937 n'y changea rien. Les événements de Munich engendrèrent une profonde amertume chez les hommes politiques tchèques. Malgré les démonstrations de sympathie de la part du public, surtout en Serbie, au printemps et en septembre 1938, les hommes du gouvernement yougoslave manifestèrent envers la Tchécoslovaquie menacée une froide hostilité.

Le Premier ministre Stojadinović ne mâchait point ses mots en parlant de la Tchécoslovaquie. En 1937, à la commission des Affaires étrangères du parlement yougoslave, il déclara :

Je suis absolument sûr que l'Allemagne ne nous attaquera pas. La paix tchèque ne me concerne pas. La Tchécoslovaquie est bien une andouille qui peut crever n'importe quand. À l'intérieur, il y a beaucoup d'Allemands et à l'extérieur, elle est entourée par les Allemands. Qui pourrait défendre tout ça ?¹¹

Pour contrer la position hostile de Stojadinović, les autorités tchécoslovaques songèrent à engager un dialogue avec l'opposition yougoslave. L'homme de liaison fut Hubert Ripka, journaliste et commentateur au journal *Lidové noviny*. Ripka alla en Yougoslavie à deux reprises (1935 et 1937) et discuta avec tous les représentants de l'opposition civique.

Les Tchécoslovaques songèrent surtout à soutenir le Parti démocratique indépendant (*Samostalna demokratska stranka*). Ce petit parti des Serbes de Croatie, dirigé par Svetozar Pribićević, avait des points communs avec la position tchécoslovaque. Il

¹⁰ Voir sur cette question : Robert Kvaček, « Ke genezi návrhu na jednotný pakt Malé dohody » (Vers la genèse d'un pacte unique de la Petite Entente), in *Československo a Jugoslávka* (Tchécoslovaquie et Yougoslavie), Bratislava, Veda, 1968, p. 192-204 ; Živko Avramovski, *Balkanske zemlje i velike sile 1935-1937, od italijanske agresije na Etiopiju do Jugoslovensko-italijanskog pakta* (Les pays balkaniques et les grandes puissances 1935-1937, de l'agression italienne en Éthiopie au pacte yougoslavo-italien), Belgrade, Prosveta, 1968 ; Živko Avramovski, « Jugoslávská vláda a návrhy na přetvoření Malé dohody v univerzální obranný pakt (Le gouvernement yougoslave et les propositions visant la transformation de la Petite Entente dans un pacte défensif universel) », *Slovanský přehled*, 1965, XLI, n° 2, p. 297-304.

¹¹ Archives de l'Institut T. G. Masaryk (AÚTGM), Prague, fonds Beneš (BAR), carton 312, dossier Yougoslavie 1937/7. Note de Ripka du 2-9 avril 1937.

demandait la fédéralisation et la démocratisation de la Yougoslavie. Pour cette raison, le gouvernement soutenait financièrement, mais de manière discrète, Pribičević qui, comme d'autres leaders de ce parti, fut obligé de s'exiler à Paris en 1931.¹² Les partis politiques serbes traditionnels se retrouvèrent en pleine décomposition. Leurs dirigeants étaient âgés et usés. La diplomatie tchécoslovaque soutenait l'alliance entre le Parti démocratique indépendant (*Samostalna demokratska stranka*) et le Parti agraire (*Zemljoradnička stranka*) de Milan Gavrilović. Cette alliance ne vit cependant jamais le jour et ces partis ne participèrent au gouvernement que durant un très bref moment et ce, dans les conditions dramatiques qui suivirent le coup d'État du général Simović du printemps 1941.

La diplomatie tchécoslovaque ne portait qu'un intérêt marginal aux Croates par méfiance envers leurs tractations politiques dont l'objectif était uniquement de défendre les intérêts de la Croatie. À titre d'exemple, mentionnons qu'Hubert Ripka affirmait dans une discussion avec Vladimir Maček : « Pour nous, l'unité de la Yougoslavie est un axiome irrévocable »¹³. Divisée, l'opposition yougoslave n'arriva pas à créer une alternative valable au régime de Stojadinović qui considéra toujours les accords de Munich comme une preuve de la perspicacité de sa politique. Avec le gouvernement de Stojadinović, l'alliance politique entre les deux États était désormais lettre morte.

Une déception économique

Il était clair pour les dirigeants politiques et économiques de l'époque que les fondements de la coopération économique devaient être consolidés. Cependant, la Yougoslavie était un pays agraire et les produits agricoles représentaient la moitié de ses exportations. Les importations de produits tchécoslovaques en Yougoslavie étaient au contraire composées à 85 % de produits industriels. Or, le parti agraire, si puissant en Tchécoslovaquie, protégeait de toutes ses forces les paysans tchécoslovaques contre l'invasion de produits yougoslaves bon marché. Pour cette raison, la Yougoslavie dut chercher ailleurs des débouchés pour ses exportations.

¹² Svetozar Pribičević est mort à Prague en septembre 1936.

¹³ AÚTGM, Prague, fond Beneš (BAR), carton 312, dossier Yougoslavie 1937/7, note de Ripka du 2-9 avril 1937.

En 1931, la Tchécoslovaquie occupait encore la première place parmi les fournisseurs de la Yougoslavie avec 17,4 % des importations yougoslaves, l'Allemagne se plaçait en troisième position avec 15 %. En 1937, la tendance s'inversa : l'Allemagne totalise 21,7 % et la Tchécoslovaquie seulement 5,6 %. La différence est encore plus frappante en ce qui concerne l'exportation. En 1931, avec 8,5 %, l'Allemagne était le quatrième partenaire de la Yougoslavie, tandis que la Tchécoslovaquie occupait la septième position avec 5,3 %. La position allemande était, en 1937, beaucoup plus solide : 21,7 % des exportations yougoslaves lui étaient destinées tandis que seulement 7,9 % concernaient la Tchécoslovaquie. La présence économique allemande devenait en Yougoslavie de plus en plus prégnante, mais l'industrie militaire tchécoslovaque continuait d'offrir d'intéressantes perspectives aux Yougoslaves.

Les Tchécoslovaques étaient, en effet, d'importants fournisseurs d'équipement militaire. Ces exportations s'accéléchèrent avec la coopération militaire mise en place par la Petite Entente. Au total, 30 % des exportations de la maison Škoda allèrent en Yougoslavie. Les maisons Praga ou Škoda, dans une lutte féroce pour la maîtrise du marché yougoslave, utilisaient un système sophistiqué de pots-de-vin. La corruption faisait partie intégrante des transactions commerciales entre les entreprises tchécoslovaques et les fonctionnaires yougoslaves, civils ou militaires.¹⁴

Ces opérations financières formaient de fait une partie constitutive de la comptabilité secrète des entreprises tchécoslovaques. Les hommes sur la liste des maisons d'armement étaient Rade Pašić, fils du Premier ministre Nikola Pašić, le général Petar Živković et d'autres représentants de la vie publique yougoslave. Le symbole de cette corruption fut incontestablement Stojadinović qui était impliqué dans tous les contrats et réputé pour ses exigences exorbitantes. La dictature du roi Alexandre vit fleurir les affaires de corruption en Yougoslavie. Du côté tchécoslovaque, Karel Luka, représentant de la

¹⁴ Voir sur cette question Antonín Klimek, « Československý zbrojní průmysl a Jugoslávie od sklonku dvacátých let do Mnichova » (L'industrie d'armement tchécoslovaque et la Yougoslavie, de la fin des années 1920 jusqu'à Munich), in *Československo a Jugoslávie od roku 1929 do rozpadu buržoazních společenských, politických a ekonomických systémů. Sborník prací z vědeckého zasedání československo-jugoslávské historické komise v Martině 19.-22. 10. 1981* (La Tchécoslovaquie et la Yougoslavie de 1929 jusqu'à la décomposition des systèmes sociaux, politiques et économiques bourgeois. Recueil des contributions de la réunion scientifique de la commission historique tchécoslovaque-yougoslave à Martin du 19 au 22 octobre 1981), Prague, Československo-sovětský institut ČSAV, 1983, p. 496-522.

maison Škoda, bénéficiait de contacts privilégiés. Il rencontrait tous les dignitaires yougoslaves importants et on le trouve derrière toutes les affaires lucratives de la maison Škoda dans ce pays.¹⁵ Il reste néanmoins que les positions tchécoslovaques s'affaiblirent à la fin des années 1930 et ce, malgré les pots-de-vin qui enrichissaient les comptes de l'élite yougoslave.

Le symbole de ce déclin fut l'investissement réalisé par la maison Krupp à Zenica, en Bosnie. La construction d'une aciérie, considérée comme base de l'industrie d'armement à venir, fut d'abord promise aux entreprises tchèques. Stojadinović fit cependant savoir à l'ambassadeur tchécoslovaque Girsá que l'aciérie n'aurait aucune importance stratégique et expliqua préférer l'investissement de la maison Krupp à celle de Škoda parce qu'il permettait de réduire la dette allemande envers la Yougoslavie. Pourtant, au moment de l'inauguration du chantier, Stojadinović souligna l'importance de cette entreprise pour l'industrie lourde yougoslave. Ces tractations n'étaient pas isolées, les contrats pour l'achat d'avions et de ponts Herbert de la Zbrojovka, compagnie tchécoslovaque spécialisée dans la fabrication d'armements, relevaient de la même logique. Le gouvernement Stojadinović préféra désormais les produits allemands. Les réflecteurs militaires de la maison Českomoravská Kolben Daněk (ČKD) furent vendus en 1937 à un prix sous-évalué et encore fallut-il que l'ambassade tchécoslovaque à Belgrade intervienne énergiquement. La période d'or des ventes d'armement tchécoslovaque en Yougoslavie était résolument terminée.¹⁶

Les Tchèques n'étaient pas toujours appréciés en tant qu'entrepreneurs et ce, malgré quelques succès importants comme celui de la construction de la nouvelle usine Baťa à Borovo, lancée en 1931, qui comptait 4500 employés et 400 points de vente dans toute la Yougoslavie. Les Tchèques étaient réputés pour leur matérialisme et leur volonté de tirer profit de chaque situation. Pour cette raison, ils reçurent le surnom de juifs des Balkans. Cette expression fut utilisée dans un discours du chef du Parti paysan croate, Stjepan Radić, en 1924 et fut citée dans les rapports diplomatiques des fonctionnaires de l'ambassade à Belgrade.¹⁷

¹⁵ A. Klimek, *op. cit.*, p. 501.

¹⁶ Archives du Bureau du Président de la République (AKPR), Prague, mémorandum de l'ambassadeur Girsá au Président de la République du 30 mars 1937.

¹⁷ P. Hradečný, *op. cit.*, p. 58.

Une déception culturelle

Les relations culturelles entre Tchèques et Yougoslaves étaient assez compliquées. À première vue, tout allait bien. L'esprit de la solidarité slave régnait dans le discours officiel. Ce discours mettait en relief la longue tradition d'amitié tchécoslovaquo-yougoslave ainsi que la fraternité d'armes scellée dans le sang au cours de la dernière guerre. La très officielle ligue tchécoslovaquo-yougoslave bénéficiait du soutien de l'élite politique, académique et culturelle des deux pays. Cette ligue, fondée en 1922, organisait, entre autres, des cours de serbo-croate dans les lycées et les universités. Fondée par la ligue en 1924, la bibliothèque Strossmayer possédait plus de 6000 titres en serbo-croate.¹⁸ La publication d'un magazine de la ligue (de 1921 à 1930) puis d'une revue (à partir de 1930) était perçue comme l'expression vivante de la solidarité slave.

Or, la réalité était beaucoup plus banale. La Yougoslavie restait, pour la majorité des Tchèques, le pays de la mer et du soleil. Les touristes venaient et partaient souvent sans rien apprendre sur la réalité du « pays frère ». Le développement du tourisme reprit dès le début des années 1920 et jusqu'à 60 000 touristes tchécoslovaques fréquentèrent annuellement la côte adriatique durant les années 1930. Cette vague touristique fut rendue possible, et ce particulièrement en 1923-24, par la forte valeur de la couronne tchécoslovaque par rapport au dinar yougoslave.

Prague cessait en même temps d'être la terre privilégiée des étudiants yougoslaves. Leur nombre ne cessait de diminuer malgré les encouragements officiels. Cette situation s'explique d'une part par l'ouverture d'une université à Ljubljana et de filiales de l'Université de Belgrade à Skopje et à Subotica, d'autre part par la forte différence entre les monnaies nationales qui rendait la vie chère aux les étudiants yougoslaves de Prague. Ils étaient plus de 3000 en 1924 pour n'être plus qu'environ 250 en 1933. La construction du foyer universitaire du roi Alexandre à Prague n'y changea rien. De plus, les étudiants yougoslaves ne trouvaient pas le milieu tchèque extrêmement sympathique, ils jugeaient les Tchèques plutôt moroses et peu accueillants.

¹⁸ La bibliothèque portait le nom du célèbre évêque croate Josip Juraj Strossmayer (1815-1905), mécène et partisan de l'unité des Slaves du Sud.

Dans un rapport élaboré par l'Académie Masaryk du travail en janvier 1937, on soulignait le nombre insuffisant de bourses pour les Yougoslaves. Il y en avait treize en tout dont trois bourses postdoctorales pour toute la Tchécoslovaquie. Le rapport mettait en relief une politique beaucoup plus ingénieuse de la part de l'Allemagne qui inventa le « mark estudiantin » qui permettait aux étudiants étrangers d'acheter la monnaie allemande à moitié prix.¹⁹ Il manquait également une association efficace des anciens étudiants yougoslaves en Tchécoslovaquie.

Une histoire anecdotique est liée à la présentation d'une opérette dédiée au football : *Kraljica Lopte (La reine du ballon)* par le compositeur croate Ivo Tijardović. Un des personnages y incarne un petit bourgeois tchèque. Cette pièce inoffensive, composée pour commémorer le 15^e anniversaire de l'équipe Hajduk de Split, provoqua un tollé de la part de la presse nationaliste tchèque. Les *Národní listy* écrivirent : « Dans notre littérature, le Slave est un type héroïque, nous l'idéalisons, or ici on voit un auteur yougoslave nous attaquer de manière vulgaire et sans raison »²⁰. Le consul honoraire tchécoslovaque protesta et la pièce fut finalement expurgée par l'auteur.

Un autre élément de tension, surtout pour les milieux conservateurs serbes, était la politique, qu'on pourrait qualifier de prudente, de la République tchécoslovaque envers l'Église orthodoxe en Ruthénie subcarpathique. Les orthodoxes tchèques jouèrent le rôle de trouble fêtes en 1937 au moment de la ratification en Yougoslavie d'un concordat qui accordait une certaine autonomie à l'Église catholique qui pouvait ainsi administrer ses propres écoles, ses journaux, etc. Le gouvernement Stojadinović, pour gagner le soutien de l'Église catholique, entama la ratification du concordat qui avait été signé en 1928. Cette tentative se heurta à une opposition résolue de la part des milieux nationalistes serbes, guidés par l'Église orthodoxe serbe. Gorazd, l'évêque de l'Église orthodoxe tchécoslovaque, se rendit en Yougoslavie et, au cours de sa visite, critiqua le concordat qui, à son avis, favorisait l'Église catholique. Les tensions furent vives, même si le séjour des dignitaires orthodoxes tchécoslovaques, qui étaient assez agressifs et qui faisaient la sourde oreille à toutes les recommandations du gouvernement yougoslave, ne fut pas abrégé par

¹⁹ Archives du Bureau du Président de la République (AKPR), Prague, fonds D 11 311/38, mémorandum de l'Académie Masaryk du travail du 12 novembre 1937.

²⁰ *Národní listy*, 20 août 1926. Cité par P. Hradečný, *op. cit.*, p. 58.

les autorités yougoslaves.²¹ Ce dernier exemple démontre que même le terrain de la religion et de la culture ne fut pas épargné par des tensions qui se muèrent en de profondes déceptions.

Conclusion

La coopération entre la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie se solda en définitive par un échec. L'expérience décevante du régime de Stojadinović conduisit, en 1938, l'ambassadeur tchécoslovaque Girsá à déclarer ouvertement son pessimisme vis-à-vis de l'élite serbe aux affaires en Yougoslavie. L'approche réservée des élites tchèques envers la Yougoslavie, était causée, à son avis, par le niveau moral inférieur de l'intelligentsia yougoslave, par son matérialisme, son arrivisme et par son absence totale d'idéalisme.²² Ce constat, si négatif soit-il, ne doit pas occulter le fait que la coopération entre les deux pays n'eut pas que des côtés négatifs. L'alliance militaire tint en échec les tentatives de restauration des Habsbourg et le révisionnisme hongrois. Toutefois, la décomposition progressive du système politique de l'après-guerre lamina définitivement la Petite Entente. Les manifestations en faveur de la Tchécoslovaquie en 1938 en Yougoslavie, nombreuses dans les régions serbes, ne purent renverser une situation déjà compromise.

Malgré des succès économiques indubitables comme celui de l'usine Baťa à Borovo, les relations économiques entre la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie ne furent jamais élevées au premier plan. Les tentatives d'approfondissement des liens économiques ne purent aboutir en raison du nationalisme et du protectionnisme économiques des agrariens tchécoslovaques. De plus, la politique étrangère tchécoslovaque soutenant le centralisme serbe s'aliéna une grande partie de l'opinion publique croate. Le caractère démocratique et libéral de la République tchécoslovaque irritait aussi les classes dirigeantes serbes qui étaient plongées dans un immobilisme conservateur. Le romantisme slave fut confronté à la disparité des intérêts économiques, aux différences de culture politique et aussi à l'ignorance mutuelle voilée par la rhétorique de la solidarité slave. La fin de l'alliance tchécoslovaque-yougoslave en septembre 1938 fut provoquée par la

²¹ Archives du ministère des Affaires étrangères (AMZV), Prague, fonds PZ Belgrade 1937, rapport du 17 août 1937.

²² Archives du ministère des Affaires étrangères (AMZV), Prague, fonds PZ Belgrade 1936, rapport du 8 mars 1936.

décomposition de l'ordre européen établi à Versailles qui avait permis la naissance de ces deux pays. La Yougoslavie, malgré la ruse et l'habileté politique de Stojadinović, survécut à son allié pour deux années seulement.

Tomáš Chrobák, PhD. est l'auteur d'une thèse d'histoire, soutenue en 2008, intitulée *Pour la patrie, pour les Slaves. Les Slavisants français et leur rôle dans la vie publique* qui a été réalisée en co-tutelle entre l'Université de Paris I-Sorbonne (Institut Pierre Renouvin) et la Faculté des lettres de l'Université Charles à Prague. Tomáš Chrobák est actuellement chercheur à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de la République tchèque.

Une école tchèque du cinéma yougoslave ? Les étudiants yougoslaves à la FAMU

Dominika Prejdová

Je désire aborder dans cet article le sujet de « l'école tchèque » du cinéma yougoslave et analyser quelques courts-métrages créés par les étudiants yougoslaves lors de leurs études à l'Académie d'études cinématographiques de Prague (FAMU). Quelques raisons expliquent mon choix. Je souhaite tout d'abord questionner la pertinence de l'usage du terme « école tchèque », attribut donné aux cinéastes yougoslaves ayant effectué leurs études à FAMU. Je remarque aussi que ce groupe d'étudiants et leurs courts-métrages n'ont pas été systématiquement étudiés ni par les historiens, ni par les théoriciens du cinéma. Je m'interroge donc pour savoir s'il existe un caractère esthétique commun à ce groupe et s'il est perceptible dans leurs travaux d'étudiants. J'examine aussi l'influence éventuelle du milieu cinématographique tchèque sur le style de ces auteurs. La première partie de l'article décrit les conditions générales d'étude à la FAMU, la signification du terme « école tchèque » et la place de ces étudiants au sein du cinéma yougoslave. La deuxième partie de l'article se penche, à travers une analyse filmique et esthétique, sur quelques courts-métrages réalisés à la FAMU par trois auteurs yougoslaves de renom (Emir Kusturica, Srđan Karanović, Goran Paskaljević).

« L'école tchèque » des réalisateurs yougoslaves

Le premier étudiant yougoslave de la FAMU¹ est Aleksandar Petrović (né en 1929). Il y commence ses études en 1947, mais se trouve obligé de partir en 1948 en raison du conflit provoqué par la résolution du Kominform. Après son séjour à Prague, Petrović

¹ FAMU est fondée en 1946 comme la cinquième école de cinéma au monde (après Moscou, Berlin, Rome et Paris). Ron Holloway explique que son renom réside dans son système familial d'enseignement « permettant aux étudiants d'entrer en contact direct avec des réalisateurs aguerris (Otakar Vávra, Elmar Klos) et des écrivains de renom (Milan Kundera, Bohumil Hrabal) ». Ron Holloway, *Goran Paskaljevic. La tragi-comédie humaine*, Paris, Cinema public films ; Beograd, Centar film : Kragujevac, Prizma, 1997, p. 31.

devient un cinéaste reconnu et central pour la nouvelle vague yougoslave², internationalement connu pour son film *J'ai même rencontré des Tsiganes heureux* (*Skupljači perja*), couronné au festival de Cannes de 1967 par le grand prix spécial du jury. Petrović est un précurseur, car ce n'est qu'au cours des années 1960, qu'il devient concrètement possible pour les Yougoslaves d'étudier à la FAMU, à la suite du rapprochement politique entre la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie. Outre le cas singulier de Petrović, Srđan Karanović et Goran Marković sont les premiers étudiants yougoslaves à étudier à la FAMU dans les années 1960.³ Ils sont suivis par Goran Paskaljević, Rajko Grlić, Lordan Zafranović, tous diplômés entre 1970-1972, et Emir Kusturica, diplômé en 1978. À l'exception de Petrović, ces réalisateurs sont considérés comme les membres de « l'école tchèque » du cinéma yougoslave.

Leurs études en Tchécoslovaquie s'effectuaient sur la base d'accords étatiques bilatéraux qui organisaient les échanges étudiants selon un principe de réciprocité. Valable pour tous les pays communistes, ce système ne s'appliquait que partiellement à la Yougoslavie, car des frais de scolarité, qui plus est considérables, étaient facturés aux étudiants yougoslaves.⁴ Le financement de leurs études provenait habituellement de bourses d'études yougoslaves obtenues dans le cadre des accords inter-étatiques. Certains

² La nouvelle vague yougoslave plus communément appelée « black wave » ou « crni talas » représente un mouvement cinématographique qui se développa dans la Yougoslavie des années 1960. Les films de ce mouvement se caractérisent par une expérimentation stylistique et un radicalisme critique vis-à-vis la société yougoslave. Les auteurs de ce mouvement insistent sur l'approche individuelle qui symbolise la rupture avec le dogmatisme et le contrôle bureaucratique. Ils souhaitent s'exprimer sur des sujets d'actualité, renouveler l'approche quant à la manière de traiter la guerre et confronter les mythes collectifs de leur société en les rapprochant de la réalité contemporaine.

³ Le choix de Prague s'explique par la réputation internationale de la FAMU et aussi par le fait que le métier de cinéaste n'est intégré aux programmes des Académies de Belgrade, de Zagreb et de Sarajevo qu'à partir, respectivement, de 1962, de 1967 et de 1989. Goran Marković explique que c'est son père qui lui recommanda d'aller à la FAMU parce qu'il connaissait des metteurs en scène tchèques. Son père, Rade Marković, un acteur yougoslave célèbre, joua dans le film tchèque *Trois vœux* (*Tři přání*, 1958) d'Elmar Klos et de Ján Kadár. Il dut quitter la Tchécoslovaquie avant la fin du tournage à cause du nouveau refroidissement politique. Goran Marković explique aussi sa venue à Prague par le simple fait que la date des examens d'admission de la FAMU devançait celle de la Faculté d'arts dramatiques à Belgrade. Goran Marković, *Česká škola ne postoji* (L'école tchèque n'existe pas), Belgrade, Prosveta, 1990, p. 11-12. Marković et Karanović entrent à la FAMU sans faire parti d'un programme d'échange précis. Les Croates Rajko Grlić et Lordan Zafranović entrent à la FAMU comme metteurs en scène amateurs ayant déjà un certain renom, ils bénéficient d'une bourse d'échange inter-étatique.

⁴ Le coût approximatif des études à la FAMU est, au début des années 1970, de 10 000 US\$ pour la mise en scène, de 8000 US\$ pour la caméra, de 6000 US\$ pour le montage et de 1000 US\$ pour le scénario et la production. Données obtenues par le témoignage de Miroslav Simonović (20. 3. 2008), étudiant à la FAMU, au département de production, entre 1973 et 1977.

étudiants yougoslaves devaient cependant financer eux-mêmes leurs études. Les sources de financement pouvaient provenir, par exemple, de la télévision yougoslave qui soutint parfois financièrement les films de fin d'études des étudiants yougoslaves.

Les frais de scolarité déboursés par les étudiants yougoslaves n'allaient pas au compte de la FAMU, mais à l'État tchécoslovaque. Autrement dit, la FAMU ne retirait aucun avantage financier direct à accueillir les candidats yougoslaves. Ces derniers étaient obligés de passer l'examen d'admission comme les autres étudiants et de maîtriser la langue tchèque. Ils bénéficiaient du même statut et des mêmes droits (logement, restaurant universitaire) que les autres étudiants. La FAMU n'était cependant pas tenue de financer leur film de fin d'études.

Entre 1951 et 1989, un total de 70 étudiants yougoslaves reçoivent un diplôme de la FAMU (tous sauf un obtinrent leur diplôme entre 1970 et 1989). Les matières qui attirent le plus l'attention de ces étudiants sont la caméra (19 des diplômés) et la mise en scène (17) ; les autres étudient la mise en scène du film documentaire (8), la production (8), la photographie (9) ou le montage (9).⁵

Le terme d'« école tchèque » est utilisé par la critique pour parler des cinéastes yougoslaves qui firent leurs débuts dans le cinéma au milieu des années 1970 et qui avaient préalablement étudié à Prague. Ce terme ne correspond au départ qu'au lieu géographique où ces étudiants étudièrent, car cette génération-là ne semble pas avoir été liée par une esthétique commune ou par quelques idées-forces comme c'est le cas pour la nouvelle vague yougoslave. Il est pourtant possible de dégager des éléments communs de leurs œuvres : une orientation consciente vers le public et une parenté thématique qui tend à aborder la vie quotidienne par la comédie de mœurs en arrière-plan de laquelle se camoufle une critique sociale. Cette génération enrichit le cinéma yougoslave qui était entré, au début des années 1970, dans une période de stagnation à la suite de la répression idéologique de la nouvelle vague yougoslave. Les principaux réalisateurs de ce mouvement rencontrent alors de multiples difficultés. En effet, quelques films sont interdits durant cette période. Želimir Žilnik et Dušan Makavejev partent, par exemple, à l'étranger pour pouvoir continuer leur carrière. Aleksandar Petrović est licencié de

⁵ La liste des diplômés est disponible sur le site de FAMU : http://www.famu.cz/docs/Absolventi_1951-2005_dle_oboru.htm (22.3. 2008)

l'Académie de Belgrade⁶ et travaille ensuite comme metteur en scène dans un théâtre, emploi moins susceptible d'importuner le gouvernement. Živojin Pavlović a aussi des démêlés politiques avec l'Académie de Belgrade et est obligé d'aller en Slovénie pour assurer le financement d'un de ses films.⁷ Ce climat n'est en rien favorable ni au cinéma expérimental ni du moins au cinéma d'auteur. Le critique Daniel Goulding explique :

The low and flat profile of film production in the mid-seventies was matched by general lack of thematic boldness and cinematic experimentation. Heroic Partisan films (which had already begun to weary domestic viewers with their worn clichés, xenophobic excesses, and repetitive formulas), light comedies, action-adventure films, and historical dramas once again rose to the forefront and new film radicalism receded to the vanishing point.⁸

Dans cette situation difficile, « l'école tchèque » réussit à vivifier la production yougoslave de films « pro-régimes », même si elle est souvent critiquée pour n'avoir pas atteint le radicalisme et l'audace thématique et esthétique de la nouvelle vague yougoslave. Bien que l'idée d'une « école tchèque » soit dénoncée par les réalisateurs yougoslaves sensés y appartenir, la formation de la FAMU a eu une influence dans leur parcours en ce sens qu'elle leur a donné un sens éthique d'auteur. Cette influence ne peut cependant pas s'appliquer au niveau esthétique.⁹ Le seul lien les unissant véritablement est leur étroite collaboration pour la production de leurs films. Karanović et Grlić travaillent ensemble pour presque tous les scénarios de leurs films. Ils soulignent tous l'importance d'une prise de distance envers leur pays, sentiment qu'ils tentent d'imprimer à leurs films. L'expérience de l'année 1968 vécue à Prague les marque aussi par un certain scepticisme politique. Goran Marković témoigne :

Même si nous sommes dénommés comme faisant partie de l'école tchèque, nos films ne sont pas semblables ni stylistiquement ni au niveau du genre. Ce qui nous lie c'est une distance vis-à-vis de la réalité yougoslave. Nous avons acquis pendant ces cinq années hors de la Yougoslavie une vue distancée sur notre pays qui nous rend significativement différents des autres réalisateurs. C'était un avantage, mais aussi

⁶ Faculté d'arts dramatiques (Fakultet Dramskih Umetnosti) de l'Université de Belgrade.

⁷ Cet exemple illustre la disparité des conditions qui existait entre les républiques yougoslaves quant à la publication de livres ou la réalisation de films.

⁸ Daniel J. Goulding, *Liberated Cinema. The Yugoslav Experience 1945-2001*, Bloomington, Indiana University Press, 2002, p. 143.

⁹ Interview de Goran Marković dans « *Setkání po 20ti letech* », *Film a doba*, n° 3, 1996, p. 25-31.

un handicap. Nous y avons acquis une attitude plus claire, plus objective et plus rationnelle.¹⁰

Les événements du printemps de Prague sont centraux dans la formation de ces jeunes cinéastes yougoslaves. Karanović souligne : « L'expérience du printemps de Prague m'a influencé de manière essentielle, surtout parce qu'il était absolument nécessaire d'éviter la politique »¹¹. Dans la même veine, Grlić explique :

Quelque chose d'essentiel nous a brisés et nous ne pouvions plus nous passionner pour aucune croyance ou idéologie – ni communiste, ni nationaliste ou autre. Et c'est aussi cela qui nous a permis de ne pas céder aux slogans du nationalisme, de ne pas s'identifier avec un groupe ou à un parti. Il n'est pas moins important que nous ayons rapporté de Prague un doute constant vis-à-vis de tout système politique et nous le porterons toute la vie comme une sorte d'empreinte sur nos fronts.¹²

Au niveau de l'esthétique cinématographique, Karanović et Grlić sont ceux qui possèdent le plus de points communs, comme, par exemple, dans leurs jeux de narration et dans leurs emprunts à l'humour tchèque.¹³ Il y a une pluralité de styles ; Marković s'oriente vers les films de genre ; Zafranović est un styliste visuel qui gagne sa renommée avec des drames rendant compte du développement du mouvement oustachis¹⁴ ; Paskaljević est le plus traditionaliste et Kusturica visuellement le plus fort. Outre le thème de la vie contemporaine, dans la détente politique qui suivit la mort de Tito, ils sont aussi les premiers auteurs à traiter de manière critique l'immédiat après-guerre en Yougoslavie ou la période qui suivit la résolution du Kominform : *On n'aime qu'une seule fois / Samo jednom se ljubi* (Rajko Grlić, 1981) et *Papa est en voyage d'affaires / Otac na službenom putu* (Emir Kusturica, 1985). Srđan Karanović est aussi l'auteur de *Un film sans nom (Za sada bez dobrog naslova, 1988)* dans lequel il évoque le conflit du Kosovo et son traitement biaisé par les médias officiels yougoslaves. En plus d'un certain succès

¹⁰ Interview de Goran Marković dans « *Nové horizonty jugoslávského filmu* », *Film a doba*, n° 2, 1978, p. 95-99.

¹¹ Interview de Srđan Karanović dans « *Setkání po 20ti letech* », *Film a doba*, n° 3, 1996, p. 25-31.

¹² Interview de Rajko Grlić dans « *Setkání po 20ti letech* », *Film a doba*, n° 3, 1996, p. 27.

¹³ Rajko Grlić tourne un court-métrage en 1969 intitulé *Raconte-moi quelque chose de joli (Vyprávěj mi něco hezkého)* sur le sujet de la « guerre des sexes » : la femme veut une relation sérieuse et envisage de se marier alors que l'homme ne cherche que du sexe sans autres obligations.

¹⁴ Terme désignant les nationalistes d'extrême-droite, pour la plupart Croates, qui soutinrent « l'État indépendant de Croatie » durant la Deuxième Guerre mondiale.

international, les films yougoslaves de « l'école tchèque » sont très bien reçus par le public yougoslave. En ce qui concerne l'esthétique des longs-métrages de ces réalisateurs, aux côtés d'une diversité dans le style, je remarque un effort commun pour établir un contact direct avec le public et une approche tragi-comique des problèmes de la vie quotidienne. Ces films se distinguent des visions fortes et intransigeantes de la société telles que celles présentées dans les films de la nouvelle vague yougoslave.

Courts-métrages et documentaires réalisés à FAMU par Kusturica, Karanović et Paskaljević

Les courts-métrages réalisés par les étudiants yougoslaves lors de leurs études à la FAMU ne sont malheureusement pas entièrement conservés. Les archives de l'école n'en possèdent que quelques-uns. Il est possible que l'on « retrouve » encore d'autres courts-métrages car le catalogage des films étudiants est en cours. Cette deuxième partie accorde une place prépondérante aux films de Kusturica en raison de leurs qualités et de l'importance de ce cinéaste dans le cinéma européen. Ensuite, j'examine, mais plus rapidement, certains films étudiants de Karanović et de Paskaljević.

Quatre films de Kusturica dont *Guernica* (1978), son film de fin d'études qui reçut le premier prix au festival du film étudiant à Karlovy Vary, sont disponibles dans les archives de la FAMU. On y retrouve aussi un film pour la télévision avec playback intitulé *Do ráje se zvoní dvakrát* (*Pour le paradis, sonner deux fois*). La maîtrise et l'originalité de Kusturica ressortent en comparaison des travaux des autres étudiants tournés, eux aussi, d'après le même scénario. L'étude raconte l'histoire au ton léger d'une mère qui quitte sa maison pour aller voir un spectacle laissant sa fille seule. La jeune fille profite de l'occasion pour inviter son amoureux, mais la situation devient quelque peu dramatique car la mère rentre à la maison plus tôt que prévu. Une confrontation finale entre les trois protagonistes, les amants se trouvant embarrassés et la mère leur jetant un regard de reproche, clôt donc le film. À la différence des autres étudiants qui terminent l'étude sur cette scène-là, Kusturica prolonge cette fin pour approfondir la confrontation et maintient un long plan sur l'image de la mère qu'il accompagne d'un monologue intérieur. La finale du film montre ainsi trois phases distinctes : la surprise initiale de la mère qui condamne la

situation, sa confusion et finalement une prise de conscience. La mère ne peut que constater une certaine maturité chez sa fille. Après la fixité de ce moment « immobile », la mère commence à parler avec sa fille et son copain d'une manière tout à fait normale et ceux-ci acceptent avec joie cette attitude et ce ton inattendu. La relation devient possible : le garçon aide la mère dont la chaussure est brisée et la vie reprend son cours d'une manière ordinaire. Kusturica donne à son étude une signification supplémentaire : dans son film, l'épisode du rendez-vous raté devient pour la mère le moment d'une prise de conscience. Kusturica est aussi le plus inventif quant à la mise en scène et à la direction des acteurs.

Une autre étude de Kusturica, cette fois d'après un scénario de Jaroslav Dietl (auteur de séries télévisées tchèques), se penche sur le thème de l'avortement. Il s'agit pour le jeune cinéaste d'un exercice de télévision réalisé dans sa troisième année d'études. À nouveau, on peut le comparer avec les autres films étudiants traitant du même sujet. Le scénario du court-métrage met en scène une jeune fille enceinte et son copain qui refuse de l'épouser et de fonder une famille. Tout est ici réduit à un drame de courte durée : les réactions des proches de la fille et sa décision, au final, de conserver l'enfant, malgré le refus de son copain. Une allusion au drame de l'avortement, vu ici à travers la réalité du régime communiste, est présente, car la fille devra, si elle veut avorter, se présenter devant une commission officielle et expliquer les raisons « objectives » justifiant l'avortement. Dans le récit, le garçon raconte qu'il est déjà allé devant la commission et sait que dire pour obtenir la permission. La façon dont Kusturica traite le sujet rappelle la première étude mentionnée ; il laisse les scènes « prendre leur temps » ; il porte une attention aux conséquences psychologiques des actes et montre toujours leur impact chez les protagonistes. Par rapport aux autres récits il sait aussi donner une profondeur au personnage du garçon. Deux moments centraux, traités de cette manière, différencient le film de Kusturica des autres films étudiants. Le premier moment est celui de la réaction de la belle-mère à l'annonce de la rupture de la fille avec le garçon. La belle-mère dit à son mari d'aller voir sa fille. Prise de peur, la fille sort précipitamment de table. La caméra la suit et s'arrête avec elle à une certaine distance et procure un angle où tous les personnages peuvent entrer et sortir du champ de la caméra. L'image transmet les détails du visage de la fille à l'air hagard sur lequel la caméra s'arrête et observe les effets des paroles d'autrui ; la

caméra s'approche de plus en plus de la jeune fille en cherchant son expression. On entend alors la belle-mère dire que ce serait bien de faire pression sur le garçon, étant donné que le père de la fille est un haut fonctionnaire communiste de la ville et qu'il peut influencer de manière décisive la vie du garçon. Le deuxième moment à la mise en scène élaborée est placé à la fin et concerne la décision de la fille de garder l'enfant malgré l'attitude du garçon. La prise de vue est de nouveau fixée sur le visage de la fille et montre sa joie née du fait que son père ait accepté sa décision de garder l'enfant. La caméra la suit dans son mouvement pour l'embrasser puis se met à distance et laisse entrer dans son champ la belle-mère. On peut entendre au début ses réflexions amères mais elles deviennent progressivement favorables avec la joie exprimée par le père et sa fille, toujours en arrière du champ. Le personnage de la belle-mère entre dans le récit construit par Kusturica d'une manière différente, car ce personnage n'est ailleurs présenté qu'à travers son côté antipathique et menaçant. L'histoire de la belle-mère devient ainsi objet du récit, sa méditation sur l'enfant révèle ses sentiments personnels ; à la fin, elle se réconcilie avec elle-même et partage la joie de son mari et de la fille – la fille apparaît alors par le champ arrière pour l'embrasser. La scène montre ainsi une progression émotionnelle, l'ampleur de la décision et son impact sur tous les personnages. Dans ce film, Kusturica travaille avec un champ en profondeur et l'utilise pour bâtir une subtilité psychologique.

Un autre film de Kusturica, filmé pour la télévision, *Legenda o listu bez adresata* (*Légende d'une lettre sans destinataire*, 1978) s'inspire d'un conte de l'écrivain et poète italien, Luigi Pirandello. Le film n'est pas très réussi, il reste assez académique et artificiel, remarquable néanmoins par une très longue et ininterrompue prise de vue purement subjective où surgissent les souvenirs du héros principal.

Un certain académisme est aussi évident dans *Guernica* (1978), son film de fin d'études, mais sans y être dominant. Le film est basé sur le récit intitulé *Des jeux (Igre)* de l'écrivain serbe Antonije Isaković (auteur d'*Instant 2*, une des premières œuvres littéraires concernant Goli otok¹⁵). Le film présente le début de la persécution des Juifs du point de vue d'un petit garçon juif. Contrairement au roman, Kusturica ouvre son film avec la visite du petit garçon et de son père au musée où *Guernica* de Picasso est exposé. Le tableau

¹⁵ Goli otok ou « île nue » est une île de l'Adriatique qui servit de camp de travail où furent internés, à partir de 1948, les opposants au régime de Tito.

éveille l'intérêt de l'enfant et son père lui raconte l'histoire du tableau comme une réaction à la terreur fasciste. Le père explique à son fils que Picasso disait aux fascistes qu'ils avaient eux-mêmes créé le tableau. L'histoire se transporte ensuite à Prague, à l'époque du Protectorat, au moment où les parents doivent passer un examen médical à cause de leur origine et cherchent à protéger leur fils. Afin de lui expliquer la situation, le père raconte sous forme de conte que le port de l'étoile jaune est un signe d'appartenance à un nouveau club. Lorsque le garçon le refuse parce « qu'il n'y a aucun de ses camarades dans le club », le père admet que c'est parce qu'ils sont Juifs, une race impure. Pour lui expliquer ce que cela signifie, le père dit que c'est parce qu'ils ont un grand nez courbé. Le garçon profite de la visite de ses parents chez le médecin pour mutiler toutes les anciennes photos de famille, il les transforme de façon à ce que tous les nez disparaissent. Le garçon fait ensuite son propre tableau avec les photos coupées, son propre Guernica. La famille quitte ensuite l'appartement et est embarquée dans un wagon en direction des camps. En comparaison avec Isaković, Kusturica fait de l'enfant la figure centrale du récit tant au niveau visuel qu'au niveau de la narration. L'expérience de la perception de la guerre par l'enfant est centrale dans le film. Sa perception à partir d'expériences devient sa vision de la situation, une vision essentiellement juste parce qu'elle correspond inconsciemment à la réalité. Son Guernica dans lequel « il fragmente le vieux monde »¹⁶ est aussi sa réponse au monde qui devient fou. De cette manière, il pressent l'élimination future en concluant que si l'on n'aime pas leur nez, alors il faudra les anéantir. Les parents veulent expliquer la situation à leur fils. Ils ne savent pas comment le faire ; ils veulent le préserver des horreurs de la persécution alors que le garçon pressent ce qui va arriver. Kusturica parvient, dans un format court (20 minutes), à exprimer ses idées très clairement, à utiliser des travellings longs pour introduire l'espace à partir des objets perçus par l'enfant dans ses moments de solitude (cet aspect correspond tout à fait à la nouvelle d'Isaković) et à utiliser les reflets de miroirs, de fenêtres ou de l'eau comme étant la projection d'états psychologiques. Avec un rythme lent et des dialogues suspendus, il crée une atmosphère du pressentiment de la catastrophe et de la mélancolie qui en découle. Sa sensibilité envers le monde de l'enfance

¹⁶ Jana Dudková, *Línie, kruhy a svety Emira Kusturicu* (Les lignes, les cercles et les mondes d'Emir Kusturica), Bratislava, Slovenský filmový ústav, 2001, p. 24.

et sa capacité d'en faire le centre du film annoncent ses films suivants même si ce film reste stylistiquement loin de l'éruption visuelle future.

Outre le film-enquête *Paní vrátná* (*Madame la concierge*, 1969), dans lequel il interroge la concierge d'une cité universitaire sur son travail, Srđan Karanović réalise aussi, durant sa troisième année d'étude à la FAMU, un film exceptionnel : *Neblbni* (*Ne fais pas de bêtises*, 1969), dans lequel son collègue Goran Marković joue le rôle principal. Cette étude est stylisée comme un collage d'extraits d'événements politiques (la guerre du Vietnam, l'année 1968, Tito), de vues triviales du tourisme sans souci sur l'Adriatique et d'histoires de fiction parallèles, comme celle où un garçon serbe, Joca, séduit Eva, une fille tchèque, en jouant de son « yougoslavisme », c'est-à-dire de son appartenance à la Yougoslavie et de la « nouvelle » amitié tchéco-yougoslave.¹⁷ Les protagonistes s'adressent parfois directement à la caméra, sortant ainsi du récit (phénomène commun aux nouvelles vagues cinématographiques) pour parler de l'amour. L'étude frappe par sa grande technique (le montage est dynamique : dans la scène finale, la caméra, dans un mouvement chorégraphique léger, répond en quelque sorte à la trame musicale et à la rencontre insouciant des jeunes à la gare). Son style moderne est élaboré grâce à sa maîtrise technique de haut niveau, et la mosaïque de genres est amplifiée par l'utilisation de chansons dalmatiennes. L'étude charmante de Karanović absorbe de cette manière l'aspect du jeu, la stylisation consciente et la mosaïque d'associations à la façon de Godard. Le travail sur les dialogues est influencé par la nouvelle vague tchèque, par sa capacité à observer avec précision la vie quotidienne où les dialogues ordinaires deviennent absurdes. Le film donne une vision légère et originale de l'atmosphère de l'époque ; la jeunesse et l'année 1968 se trouvent liées dans un sentiment de liberté et d'insouciance. Le film peut être lu comme une vision personnelle d'une époque empreinte d'une ironie sur soi-même. En effet, Karanović ridiculise la façon dont les étudiants yougoslaves abusent de l'affection tchèque envers la Yougoslavie pour séduire les filles tchèques.¹⁸

¹⁷ Réconciliation rendue possible avec la Déclaration de Belgrade de 1955.

¹⁸ Ce phénomène est traité dans le film de Goran Paskaljević *Mes amours de 1968* (*Varljivo leto 68*, 1984).

Seuls deux documentaires de Goran Paskaljević sont préservés à la FAMU. *Pan Hrstka* (*Monsieur Hrstka*, 1969)¹⁹ qui fait régulièrement parti des rétrospectives de Paskaljević et qui compte parmi ses meilleurs travaux est heureusement disponible. Le documentaire fut interdit par la nouvelle direction de la FAMU, en poste après les événements de 1968, car elle « le considérait offensant pour le système socialiste et nuisible à l'ordre social »²⁰. Paskaljević obtient pour son film une invitation au festival du film documentaire et du court-métrage d'Oberhausen en Allemagne de l'Ouest, mais son acceptation aurait probablement signifié son expulsion de la FAMU. Il choisit de terminer ses études. Avec *Monsieur Hrstka*, Paskaljević est immédiatement entré dans la nouvelle vague tchèque dont il adopte l'esthétique et le lyrisme. Le personnage de Hrstka est central pour le film : un ouvrier dont le comportement est commenté par ses collègues qui en font, de cette manière, son portrait spontané. Observé dans sa maison près de la gare, à l'usine et à son travail d'appoint à l'Académie où il pose pour les étudiants de dessin, Hrstka ne parle point de lui-même et « existe » simplement par sa physionomie et son expression caractéristique. L'image de Hrstka devient aussi celle de la société à travers les commentaires variés par lesquels on décrit son apathie au travail, sa gentillesse et sa figure de « mascotte » à l'usine où il est perçu comme un symbole, car Hrstka, ridiculisé par les étudiants de l'Académie, fait tout pour ne pas travailler. Le parler populaire, admirablement utilisé par Paskaljević, véhicule un ton comique. On retrouve dans son film des répliques comme : « Hrstka ? C'est un con typique tchèque... il me dit qu'il est fatigué à la seule idée de travailler », « Hrstka aime travailler, c'est juste qu'il fait plus attention à sa santé qu'à l'argent », « l'essence de son rapport à l'art est qu'il ne veut pas bosser ». L'humour, politiquement incorrect, est provoquant et libérateur, mais il est aussi révélateur du « caractère » tchèque, étudié ici dans un contexte social précis. L'image de cet ouvrier de la classe populaire qui devient un véritable antihéros, l'ironie de ses poses pour les étudiants qui en font des statues social-réalistes et les conditions de vie modestes de Hrstka, que le film ne cache pas sans pour autant les accentuer, sont autant d'éléments qui entrent directement en conflit avec le régime tchécoslovaque de l'époque. Cette distance et cette empathie simultanées envers son héros rend le film très proche de la nouvelle vague

¹⁹ Outre ce documentaire, Paskaljević a aussi tourné *Quelques mots sur l'amour* (*Několik slov o lásce*, 1970).

²⁰ R. Holloway, *op.cit.*, p. 64.

tchèque. Par l'intermédiaire du portrait, Paskaljević bâtit l'image de la société socialiste en contraste avec l'idéologie déclamée.

Conclusion

En conclusion, le terme « école de Prague » sert à désigner vaguement une génération d'étudiants plutôt qu'à symboliser une véritable école esthétique de cinéma. Les films des étudiants yougoslaves à la FAMU peuvent néanmoins être considérés comme « matures » tant par la maîtrise technique que par les diverses esthétiques auxquelles ces étudiants font appel. Leurs personnalités émergent lors de leurs études à la FAMU même si ces cinéastes ne sont, au final, que marginalement influencés par la nouvelle vague tchèque. Celle-ci n'est déterminante que pour certains aspects que l'on retrouve dans les techniques utilisées et les traits de la comédie absurde de l'observation de la vie quotidienne (Karanović) ou dans la vision tragicomique de la condition humaine (Paskaljević). Les cinéastes yougoslaves de la FAMU renouent par la suite, dans leurs longs métrages, avec la tradition de la nouvelle vague yougoslave à laquelle ils intègrent des influences tchèques. Leurs films restent toutefois intimement liés au contexte yougoslave et à la sociabilité yougoslave.

Dominika Prejdová est doctorante en histoire à la Faculté des lettres de l'Université Charles à Prague (FF UK), journaliste et critique de films pour les revues *Cinepur*, *Nový Prostor*, *A2*, *Respekt* (depuis 2000) et programmatrice au festival de cinéma Febiofest (2003-2007).

L'Europe occidentale et la République tchèque : terres d'exil pour les intellectuels « ex-yougoslaves »

Ondřej Daniel

Plusieurs paradigmes tentent d'expliquer les mécanismes de la désintégration de la Yougoslavie socialiste. Les crises économiques yougoslaves ont pris, durant les années 1980, des proportions dramatiques. La renaissance des discours nationalistes, utilisés dans le conflit serbo-albanais du Kosovo et rapidement diffusés dans tout le pays, est un des phénomènes observés après la mort de Tito en 1980.¹ La corruption massive des cadres communistes et une crise générale des valeurs, résultant de la décadence du régime des années 1980, ont facilité la diffusion de ces discours. Le langage haineux interethnique puisait une grande partie de son pouvoir mobilisateur dans les injustices historiques et surtout dans les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale dont les symboles ont été réactualisés à la fin des années 1980 au sein des différents mouvements nationalistes. La victoire des discours nationalistes a entraîné l'explosion des guerres interethniques, d'abord entre les Serbes et les Croates dans les régions contestées de Croatie (Krajina) et, à partir du printemps 1992, en Bosnie-Herzégovine entre ses trois nations constitutives (les Serbes, les Bosniaques et les Croates). Cet article se penche sur les migrations provoquées par ces guerres, plus spécifiquement sur les trajectoires de l'exil intellectuel « ex-yougoslave » en Europe occidentale et en République tchèque. Avant d'aborder le cœur de ce sujet, il est utile, dans un premier temps, de le mettre en parallèle avec les autres vagues de migrations ou de ré-émigrations ayant touché l'espace yougoslave dans les années 1990.

L'éclatement de la Yougoslavie et les déclarations d'indépendance de ses États successeurs sont à l'origine de retours d'exilés politiques qui avaient quitté la Yougoslavie

¹ J'utilise dans cet article l'appellation établie de « Kosovo ». Il est possible de retrouver ailleurs la version albanaise « Kosova » ou la version de compromis « Kosov@ ».

avant sa désintégration.² En Croatie, en Bosnie-Herzégovine et en Serbie, certains exilés politiques intégrèrent les hautes sphères politiques de ces États. Les cas connus de Gojko Šušak, Adil Zulfikarpašić ou Milan Panić, qui occupèrent pour une certaine période des positions importantes parmi les élites politiques de ces pays, sont emblématiques. Leurs contacts à l'étranger et l'ascendant dont ils bénéficiaient sur la diaspora – dont l'aide économique n'était pas négligeable – furent appréciés pendant la transformation de ces pays et les guerres interethniques qui l'accompagnèrent. Outre l'exemple de Gojko Šušak, qui resta pendant la majeure partie des années 1990 le représentant du « lobby herzégovinien » auprès du gouvernement croate de Franjo Tuđman, la plupart des « ré-émigrés » politiques n'occupèrent de hautes positions politiques que temporairement. Adil Zulfikarpašić quitta assez rapidement la politique bosniaque sous la pression de courants plus conservateurs, représentés par Alija Izetbegović. Milan Panić, un millionnaire serbo-américain présenté dans une caricature croate comme le sauveur de l'économie serbe répondant au cri des Serbes appauvris « *Panić, donne du pain !* », ne s'est guère maintenu longtemps aux côtés de Slobodan Milošević.³ On pouvait s'attendre à ce que ces émigrés politiques éprouvent une certaine amertume envers les États successeurs en réaction à l'exploitation dont ils avaient été l'objet. Or il n'en fut rien. Au contraire, les exilés politiques, dont une partie quitta à nouveau les États successeurs, continuèrent à s'engager dans diverses causes nationalistes. Adil Zulfikarpašić poursuivit, par exemple, ses activités liées à la promotion de la cause bosniaque à travers la direction de l'Institut bosniaque (*Bošnjački Institut*) à Zurich et ce, dès la fin de la guerre de Bosnie.

Un autre phénomène lié à la période des guerres de succession de Yougoslavie est le retour au pays de différents criminels. Le cas de Željko Ražnatović-Arkan est connu. Il organisa avant la guerre le noyau dur des hooligans de l'équipe belgradoise *l'Étoile rouge* (*Crvena zvezda*) dans le but d'en faire une organisation paramilitaire appelée *Les Tigres* (*Tigrovi*). Le cas d'un autre truand qui s'engagea pour la cause des Serbes rebelles de la Krajina, Đorđe Božović-Giška, est lui aussi tristement célèbre. Le chaos engendré par les

² Pour les informations sur les relations entre l'émigration politique et les États qui se constituèrent sur les ruines de la deuxième Yougoslavie voir l'étude journalistique : P. Hockenos, *Homeland Calling: Exile Patriotism and the Balkan wars*, Ithica, Londres, Cornell University Press, 2003.

³ Caricature de Srećko Puntarić dans le journal *Vjesnik* (4 août 1992). O. Daniel, « Válka v karikatuře a kresleném vtipu, Chorvatsko '92 » (La guerre dans la caricature et les dessins humoristiques, Croatie 92), *Slovanský přehled*, XCII, 3, 2006, p. 3.

guerres était prometteur pour les trafics organisés par ces mafieux. Les liens entretenus avec les forces armées ou paramilitaires – ou même leur engagement dans celles-ci – leur offraient de nouvelles possibilités pour exercer leurs activités criminelles. Le cas de Jusuf Prazina-Juka, à la fois gangster et défenseur de Sarajevo, assassiné en décembre 1993 sur un parking d'autoroute en Belgique, en est un exemple.

La conséquence la plus tragique des guerres de succession de Yougoslavie a été l'apparition d'un nouveau concept : le « nettoyage ethnique ».⁴ Le terme a commencé à être utilisé avec beaucoup d'émotions pour désigner les tentatives d'homogénéisation ethnique pratiquées dans ces conflits. Il existe aussi le terme de « migration forcée », mais il suscite aussi beaucoup de controverses.⁵ Mais peu importe les termes choisis, le phénomène migratoire que nous étudions fut le corollaire direct des politiques de « nettoyage ethnique ». Un nombre important de réfugiés quittèrent les régions où se pratiquaient ces crimes contre l'humanité : la Krajina (d'où les Croates partirent après 1990 et les Serbes après 1995), les parties serbes, bosniaques et croates de Bosnie-Herzégovine ou les villes plurinationales (Serbes de Varaždin en Croatie, Croates de Šid en Serbie ou encore Mostar, partagée entre la rive gauche bosniaque et la rive droite croate).

La guerre en Bosnie provoqua le déplacement d'environ deux millions de personnes qui trouvèrent refuge ailleurs en Bosnie-Herzégovine, dans les pays voisins⁶ (surtout la Serbie et la Croatie) et à l'étranger.⁷ Les réfugiés de Bosnie-Herzégovine, ceux

⁴ Voir U. Brunnbauer, M.G. Esch, H. Sundhausen (éds.), *Definitionsmacht, Utopie, Vergeltung: « Ethische Säuberungen » im östlichen Europa des 20. Jahrhunderts*, Berlin, LIT, 2006.

⁵ « Some scholars emphasize that the terms “voluntary” and “forced” should be used with caution, since very few people migrate only because they wish to; and in quite a few forced migrations, there is also a level of choice present », M. Klemenčič, « Migrations in History », in K. Isaacs, G. Hálfðanarsson (éds.), *Migration: Immigration and Emigration in Historical Perspective*, <http://www.clio-hres.net/books2/books.php?book=7> (page consultée le 17. 1. 2008), p. 1 ; D. Stola, « Forced Migrations in Central European History », in *International Migration Review*, vol. 26, n° 2, 1987, p. 324-341 ; J. Dobson, « International Migrations », in A. Geddes (éd.), *The Politics of Migrations and Immigrations in Europe*, London, New Delhi, Thousand Oaks, 2001.

⁶ Sur les réfugiés de Bosnie-Herzégovine en Serbie et en Croatie, voir respectivement V. Lukić et V. Nikitović, « Refugees from Bosnia and Herzegovina in Serbia: A Study of Refugee Selectivity », *International Migration*, vol. 42, n° 4, 2004, p. 85-110 et N. Bulat, « Dimenzije stereotipova i predrasuda u odnosu na raseljene osobe i izbjeglice iz Bosne i Hercegovine (La nature des stéréotypes et des préjugés appliqués aux personnes déplacées et aux réfugiés de Bosnie-Herzégovine) », *Migracijske teme*, vol. 11, n° 2, 1995, p. 151-171.

⁷ Si la plupart des réfugiés s'installèrent dans les nouveaux États successeurs, beaucoup d'entre eux trouvèrent refuge ailleurs : en Allemagne (320 000), en Italie (90 000), en Autriche (20 000) ou encore en France (15 000). Pour des données complètes, voir : M. Klemenčič, « Prostovoljne in

de Croatie et plus tard ceux du Kosovo établirent à l'étranger une certaine distance envers leurs compatriotes qui s'étaient installés dans les pays occidentaux lors des précédentes vagues migratoires. Un migrant arrivé en France pour des raisons économiques dans les années 1970 confie : « C'était après 1991, quand il y [en] avait certains qui se présentaient comme des réfugiés de guerre mais personnellement, j'en connais pas beaucoup [qui sont de véritables réfugiés de guerre] »⁸. Pour d'autres, des motivations multiples se superposaient. Sur un ton légèrement ironique, une informatrice déclare : « Il y avait beaucoup de gens qui ont fui la situation économique [de la Serbie]. Les gens ont dit qu'ils sont [sic] des réfugiés politiques pour [obtenir] des papiers. Ils ont quand même gardé les passeports yougoslaves pour y revenir après »⁹.

Avec l'éclatement des conflits armés, un nombre important de jeunes hommes ont quitté le pays pour échapper à la mobilisation.¹⁰ Un informateur d'origine autrichienne avouait qu'il avait été frappé, au début de la guerre, par le nombre de jeunes gens célibataires, qui « au lieu de défendre leur famille » demandaient asile à l'Autriche.¹¹ De nombreuses narrations racontent que les familles envoyaient elles-mêmes leurs fils à l'étranger pour ne pas en « faire cadeau à l'armée ». Dans le pseudo État croate d'Herceg-Bosnie, les noms des déserteurs qui fuyaient le service militaire étaient publiés dans les journaux locaux dans des « listes des traîtres »¹². Des statistiques montrent, dans le cas de la Croatie, que le nombre des migrants célibataires qui quittèrent le pays au début du conflit (jusqu'à la fin de l'année 1992), est supérieur au nombre des migrants mariés.¹³ Une caractéristique commune de ces migrants est leur capacité à généralement bien

prisilne migracije kot orodje spreminjanja etnične strukture na območju držav naslednic nekdanje Jugoslavije » (Les migrations volontaires et forcées comme outils de transformation de la structure ethnique sur le territoire des États successeurs de l'ancienne Yougoslavie), *Razpr. gradivo - Inšt. nar. vpraš. (1990)*, 2000, 36/37, p. 145-172.

⁸ Monsieur M.J., Paris, janvier 2007.

⁹ Madame K.D., Paris, janvier 2007.

¹⁰ Voir M. Nussbaumer, « No Place between the Stools: Experience of Deserters and Draft Resisters in the Austrian Asylum Regime », in S. Binder, J. Tošić (éds.), *Refugee Studies and Politics: Human Dimensions and Research Perspectives*, Vienne, Facultas, 2002, p. 241-262.

¹¹ Entretien avec un professeur de l'université de Graz à Galway, septembre 2006.

¹² H. Grandits, « The Power of 'Armchair Politicians': Ethnic Loyalty and Political Factionalism among Herzegovinian Croats », in X. Bougarel, G. Duijzings, E. Helms (éds.), *Bosnia: Picking up the pieces. Social Identities, War Memories and Moral Hierarchies in a Post-war Society*, Londres, Ashgate Publishing, 2005.

¹³ I. Lajić, « Hrvatske migracije početkom 21. stoljeća » (Les migrations croates au début du 21^e siècle), in *Migracijske teme*, vol. 18, n° 2-3, 2002, p. 135-149.

s'intégrer dans les sociétés d'accueil.¹⁴ Or, ces migrants opèrent une mise à distance critique de leur pays d'origine qui s'explique par plusieurs raisons. Nombreux étaient les intellectuels qui étaient de près ou de loin liés au régime communiste yougoslave, relativement libéral. La dissolution et l'échec de la Yougoslavie socialiste symbolisa une rupture. D'autres exprimèrent en s'exilant leur rejet des politiques belliqueuses des États successeurs. Cette distance critique est renforcée selon les cas par la nature nationaliste des États successeurs. Enfin, certains dont la situation était critique ou sans issue furent la guerre. Explorant le cas des migrants intellectuels, cet article cherche à décrire leur situation et leur imaginaire en Europe occidentale et en République tchèque.

Appartenance et distanciation chez les intellectuels « ex-yougoslaves »

Une partie importante des migrants fuyant les conflits était des intellectuels. Encore faut-il déterminer qui sont ces intellectuels, parfois admirés, parfois sévèrement critiqués. Très sceptique devant une définition élitiste de l'intellectuel, Antonio Gramsci souligne la part intellectuelle de la plupart des travaux des hommes. Il différencie les intellectuels « traditionnels », qui se distinguent eux-mêmes du reste de la société, et les intellectuels « organiques ». ¹⁵ On peut ainsi se demander si les intellectuels qui ont quitté la Yougoslavie et ses États successeurs faisaient plutôt partie de l'« intelligentsia traditionnelle » ou s'ils avaient une fonction « organique » dans le système communiste agonisant. Il est certain que la plupart des intellectuels quittèrent la Yougoslavie en raison des politiques nationalistes et de « l'ethnisation de toutes les sphères de la vie »¹⁶. Ils furent remplacés dans les pays successeurs par un nouveau type d'intellectuel « organique », celui qui offrait volontiers ses services aux discours nationalistes triomphants. Edward Saïd, lui-même intellectuel expatrié, élaborait le concept de

¹⁴ J. Anić, « Vanjske migracije i naturalizacija migranata iz Hrvatske (Ratna perspektiva) » (Les migrations à l'étranger et la naturalisation des migrants de la Croatie. Perspective de guerre), *Migracijske teme*, vol. 7, n° 2, Zagreb 1991, p. 115-125.

¹⁵ « On peut observer que les intellectuels "organiques" que chaque nouvelle classe crée avec elle et qu'elle élabore au cours de son développement progressif, sont la plupart du temps des "spécialisations" de certains aspects partiels de l'activité primitive du nouveau type social auquel la nouvelle classe a donné naissance. », A. Gramsci, *Lettres de prison (1926-1934)*, Paris, Gallimard, 1971, chapitre « La formation des intellectuels », tiré de : <http://www.marxists.org/francais/gramsci/intell/intell1.htm> (page consultée le 26. 9. 2007).

¹⁶ V. Džihic, *Intellektuelle in der jugoslawischen Krise: Rolle und Wirken der postjugoslawischen unabhängigen Intellektuellen in Wien*, Wien, Peter Lang, 2003, p. 14.

« l'intellectuel liminal ». Selon Saïd, l'exil est toujours pour l'intellectuel une expérience médiane.¹⁷ On peut en effet constater que la plupart des intellectuels qui quittèrent la Yougoslavie et ses États successeurs étaient, comme Saïd, des « intellectuels sécularisés », qui sentirent qu'ils avaient alors, en raison de leur exil, le devoir de s'exprimer à propos des événements ayant lieu dans leur patrie déchirée.

Connectés à des réseaux académiques situés en Europe ou ailleurs dans le monde, les exilés intellectuels « ex-yougoslaves » s'associent, dans ce contexte, à un mouvement que l'on pourrait qualifier de « dissidentisme ».¹⁸ Là où les émigrés politiques yougoslaves au 20^e siècle suivent le chemin des projets nationalistes, les « dissidents » et l'émigration « intellectuelle » se rapprochent plutôt du marxisme et des projets humanistes. Le but des « dissidents » n'était pas de renverser le régime communiste pour installer un État-nation, mais de transformer le système afin de le rendre plus juste. Il est toutefois très difficile de généraliser étant donné qu'il existe un nombre important d'anciens membres des mouvements « réformistes » comme Praxis ou l'Académie serbe des sciences et des arts (SANU) qui s'affilièrent aux différentes structures pro-nationalistes après leur engagement « dissident », on peut penser ici à Dobrica Ćosić qui fut d'abord un communiste réformiste avant de s'engager, durant les années 1980, pour la cause des Serbes du Kosovo et en faveur des politiques de Milošević. Il est vrai aussi que le « dissidentisme » en Yougoslavie était, à l'instar de la situation prévalant dans les autres pays socialistes, une tendance marginale. De plus, cette attitude critique ne se cristallisa qu'au lendemain de la désintégration du pays.¹⁹

Le dénominateur commun de ce conglomérat d'exilés antinationalistes composé d'intellectuels indépendants était d'une part le pacifisme, né en réaction à la décomposition sanglante de la Yougoslavie, d'autre part une sorte d'internationalisme où se manifestait

¹⁷ « The exile therefore exists in a median state, neither completely at one with the new setting not fully disencumbered of the old, beset with half-involvements and half-detachments, nostalgic and sentimental on one level, an adept mimic or a secret outcast on another. », E. Saïd, « Intellectual Exile: Expatriates and Marginals », in M. Bayoumi, A. Rubin (éds), *The Edward Saïd Reader*, New York, Vintage Books, 2000, p. 368-381, cité par B. Graves, « Edward W. Saïd's "Liminal Intellectual" », <http://www.thecore.nus.edu.sg/post/poldiscourse/said/said3.html> (page consultée le 26. 9. 2007).

¹⁸ V. Džihic, *op. cit.*, p. 40; M. Glamočak, *Koncepcije velike Hrvatske i velike Srbije u političkoj emigraciji* (Les conceptions de la grande Croatie et de la grande Serbie dans l'émigration politique), Užice, [s.n.], 1997, p. 23.

¹⁹ S. Malešević, « From 'Organic' Legislators to 'Organistic' Interpreters: Intellectuals in Yugoslavia and Post-Yugoslav States », *Government and Opposition*, vol. 37, n° 1, January 2002, p. 55-75.

une ouverture à la collaboration avec des collègues d'autres origines. Une partie importante des exilés intellectuels était constituée de féministes, comme les écrivaines Slavenka Drakulić ou Dubravka Ugrešić, surnommées par un intellectuel « organique » proche du président Tuđman de « sorcières qui violent la Croatie ». Un autre sobriquet péjoratif du début des années 1990 était la « yougonostalgie », le substantif et l'adjectif (« yougonostalgique ») étant utilisés par le président Tuđman pour désigner l'opposition antinationaliste, en partie exilée du pays mais toujours visée par les dénonciations des nouveaux régimes nationalistes. La « yougonostalgie » est devenue avec le temps un signifiant positif que l'opposition antinationaliste allait elle-même utiliser.²⁰ Un dialogue dans un livre de Dubravka Ugrešić est devenu une définition désormais classique de cette « yougonostalgie » : « Where are you from? From Yugoslavia. Does that country exist? No, but I still come from there »²¹.

La revendication « yougonostalgique » n'est cependant pas uniquement le propre des élites intellectuelles qui quittèrent les pays successeurs de la Yougoslavie dans les années 1990. Elle est partagée par un large spectre de migrants. Un électrotechnicien serbe installé depuis les années 1970 dans la région parisienne exprimait, en 2007, son appartenance à la Yougoslavie, même si ce pays n'existe plus depuis longtemps : « Personnellement je suis toujours yougoslave. J'ai un passeport yougoslave, j'ai bien aimé ce pays. Il était grand. Aujourd'hui, on a fait ces petites républiques, c'est dommage. Malgré la guerre et quelques détails de la langue, on se comprend toujours avec les gens de Croatie ou de Slovénie »²².

Slavenka Drakulić et Dubravka Ugrešić quittèrent la Croatie au début des années 1990 pour s'installer respectivement en Suède et aux Pays-Bas. Le destin de Rada Iveković, féministe croate partie en France à la même époque, est proche de ceux de Drakulić et d'Ugrešić. Sa décision de quitter la Croatie avait une signification politique. Elle s'explique par son opposition au climat chauviniste, machiste et à la misère matérielle et intellectuelle. Des motifs similaires poussèrent à la même époque Bogdan Bogdanović à

²⁰ Voir A. Trovesi, « L'enciclopedia della Jugonostalgija », in E. Banchelli (éd.), *Taste the East: Linguaggi e forme dell'Ostalgie*, Bergamo, Sestante Edizioni, 2006, p. 257-274.

²¹ Dubravka Ugrešić citée par T. Pavlović, « Remembering/Dismembering the Nation: The Archeology of Lost Knowledge », in R. Iveković et J. Mostov (éds.), *From Gender to Nation*, Ravenne, A. Longo, 2002, p. 131-152.

²² Monsieur M. J., Paris, janvier 2007.

quitter la Serbie. Architecte et ancien maire de Belgrade, personnalité en vue dans les années 1980, Bogdanović s'installa à Vienne en 1993. Dans un entretien pour un hebdomadaire bosniaque, Bogdanović se présente comme un apatride : « Un homme sans patrie est un homme libre ». Dans le même entretien, il exprime néanmoins une sorte de nostalgie envers une Yougoslavie qui n'existe plus. Il déclara : « Je pense que des gens comme moi, il y en a plusieurs centaines de milliers, même peut-être un million, des gens des républiques qui faisaient partie de la Yougoslavie, des gens qui circulent aujourd'hui dans le monde sans le droit de dire qui ils sont et ce qu'ils sont ». Il explique son exil et la chute des intellectuels yougoslaves avec un sarcasme surprenant : « celui-là était le secrétaire du comité et il se promenait en Mercedes. La guerre c'est mon époque, maintenant c'est moi qui vais me promener un peu »²³.

Un certain nombre de ces exilés militèrent à l'étranger pour la cause antinationaliste et certains y rencontrèrent souvent, face aux discours simplificateurs, une forme d'incompréhension. Dževad Karahasan, écrivain bosniaque exilé entre l'Autriche et l'Allemagne, dut, à plusieurs reprises, dénoncer les stéréotypes orientalistes sur les Balkans.²⁴ Comme certains autres, il réussit à entrer dans les réseaux universitaires et intellectuels des pays d'accueil, mais ces situations sont rares. La frange lettrée de la population qui s'exile au début des années 1990 dut accepter des emplois hors du milieu académique et travailler avec les immigrants économiques des décennies précédentes. La distance psychologique se maintient néanmoins des deux côtés. À Paris, une Serbe se considérant comme une intellectuelle, et arrivée en France au début des années 1990, donne son opinion sur ses voisins issus des migrations économiques : « L'immigration des années 1970, ce sont des gens de la campagne qui ne se sont jamais intégrés. Ils sont restés très proches de leurs origines. Ils ne savent même pas parler français. [...] Dès que je vois une personne, je sais si elle est yougoslave ou non. Je ne sais pas comment. Parmi mille personnes je peux les reconnaître ; comment ils sont habillés, leur coupe de cheveux, comment ils se comportent, comment ils parlent. Ils parlent fort. Ils crient tous, surtout au téléphone. Le dimanche quand je suis dans la boutique, je les observe. Au lieu de traverser

²³ B. Bogdanović, « Srbija je samu sebe izdala », entretien avec Mile Stojić, *BH Dani*, n° 91, (21.12.1998), <http://www.bhdani.com/arhiva/91/tekst291.htm> (page consultée le 10.7.2008).

²⁴ D. Iordanova, *Cinema of Flames: Balkan Film, Culture and the Media*, London, British Film Institute, 2001, p. 51.

la rue pour parler, non, ils préfèrent crier et déranger les pauvres gens qui dorment »²⁵.

Les migrants d'ex-Yougoslavie en République tchèque

La situation spécifique de la Tchécoslovaquie dans le système migratoire européen explique que les migrations économiques des Yougoslaves ne touchèrent le pays que de façon fragmentaire.²⁶ En dépit d'une longue tradition d'échanges culturels entre les deux pays, la République tchèque resta relativement en marge des destinations des migrants d'ex-Yougoslavie. Selon les statistiques et de nombreux témoignages, ces migrants ne considérèrent pas la République tchèque comme une destination finale, mais plutôt comme un pays de transit. Nombre d'entre eux repartirent pour s'installer en Europe occidentale ou ailleurs où la situation économique était plus prometteuse qu'en République tchèque, pays qui était en pleine transition post-communiste. Mais un certain nombre des migrants d'ex-Yougoslavie ont décidé de s'installer de façon permanente en République tchèque. La République tchèque intervint dès octobre 1992 avec des mesures pour venir « au secours des victimes du conflit sur le territoire de l'ex-Yougoslavie »²⁷. Au départ, ces mesures garantissaient aux mineurs et à leurs accompagnateurs le statut de réfugié en République tchèque. Cette position fut par la suite révisée pour être uniquement appliquée aux réfugiés de Bosnie-Herzégovine.²⁸

²⁵ Madame K.D., Paris, janvier 2007.

²⁶ Sur les différentes vagues d'immigration yougoslave en Tchécoslovaquie précédant la désintégration de la Yougoslavie, voir respectivement les études suivantes : J. Otčenášek, *Imigranti z vybraných zemí bývalé Jugoslávie (po roce 1991) – Chorvaté, Srbové, Muslimové a Makedonci* (Immigrants de pays sélectionnés de l'ex-Yougoslavie (après 1991) – Croates, Serbes, Musulmans et Macédoniens), compte rendu de recherche, ministère du Travail et des Affaires sociales de la République tchèque, 08/2000 : http://www.cizinci.cz/files/clanky/128/imigranti_byvale_Jugoslavie.pdf (page consultée le 28. 6. 2008), 19 p. ; M. Fňukal et M. Šrubař, V. Toušek, *Dopady migrací ze zemí bývalé Jugoslávie do ostatních evropských zemí* (Impacts des migrations des pays de l'ex-Yougoslavie dans d'autres pays européens), compte rendu de recherche RM 02/25/05, Olomouc, Universita Palackého, 2007, 70 p.

²⁷ *Opatření vlády České republiky na pomoc obětem konfliktu na území bývalé Jugoslávie do konce roku 1992* (Disposition du gouvernement de la République tchèque pour venir en aide aux victimes du conflit dans les pays de l'ex-Yougoslavie), arrêt du gouvernement de la République tchèque 586, 14.10.1992, http://kormoran.vlada.cz/usneseni/usneseni_webtest.nsf/0/BD47B978942ED2FAC12571B6006B9C2E (page consultée le 28. 6. 2008).

²⁸ Sur les immigrés de Bosnie-Herzégovine en République tchèque, voir : Z. Uherek, « Imigranti z Bosny a Hercegoviny » (Immigrants de Bosnie-Herzégovine), in Z. Uherek, S. Hošková,

La même distinction que celle mentionnée antérieurement entre migrants d'origine rurale et urbaine s'est reproduite. De plus, la tension entre les migrants n'avait pas pour origine l'appartenance ethnique à telle ou telle nation d'Ex-Yougoslavie. Elle fonctionnait plutôt sur un rapport d'antériorité, à savoir qui était arrivé l'autre. Contrairement aux autres pays, il est très rare de trouver en République tchèque des associations ouvertement patriotes au discours nationaliste. Une personne interviewée précise : « Les gens d'ex-Yougoslavie forment en République tchèque une communauté. Nous sommes partis de là-bas pour ne pas être obligés de nous occuper de ces problèmes ici »²⁹. Ce « pacifisme » ou encore cette « ouverture » doit être mise en relief avec le nombre relativement restreint et le statut social des migrants d'ex-Yougoslavie en République tchèque. Le poids démographique de ces migrants est, en effet, inférieur à celui que l'on peut retrouver dans les pays d'Europe occidentale.³⁰ De plus, les migrants d'ex-Yougoslavie en République tchèque sont, contrairement à ceux habitant en Europe occidentale, principalement issus de milieux urbains et relativement instruits.

C'est un truisme d'affirmer que les intellectuels « ex-yougoslaves » émigrés en République tchèque contribuèrent à la vie artistique du pays d'accueil. Plusieurs exemples méritent néanmoins d'être mentionnés. L'Académie d'études cinématographiques de Prague (FAMU), appelée dans les pays successeurs d'ex-Yougoslavie « l'école de Prague », a rassemblé une partie de ces élites. Lordan Zafranović, un des cinéastes les plus importants parmi ceux originaires de Yougoslavie, est revenu s'installer à Prague au début des années 1990 au commencement des conflits armés en Yougoslavie.³¹ La production artistique de Zafranović fut étroitement liée avec les milieux tchèques puisque ses deux derniers films furent réalisés en collaboration avec la télévision tchèque. Une figure très importante de la vie culturelle tchèque est aussi celle d'Igor Blažević. Originaire de

J. Otčenášek, *Úspěšné a neúspěšné strategie integrace cizinců, Integrace cizinců na území České republiky* (Succès et échecs de la stratégie d'intégration des étrangers, l'intégration des étrangers sur le territoire de la République tchèque), rapport de recherche de l'Académie des sciences de la République tchèque (selon l'arrêt du gouvernement de la République tchèque, 1266/2000, 1260/2001), Prague, Académie des sciences de la République tchèque, 2003, p. 319-326.

²⁹ Monsieur B. S., Prague, juin 2008.

³⁰ Le nombre total des ressortissants des pays successeurs de l'ex-Yougoslavie en République tchèque dans les années 1990 n'a pas dépassé 9 000 personnes. Voir les statistiques officielles présentées par M. Fňukal *et al.*, *op. cit.*, p. 43.

³¹ Lordan Zafranović fit ses études à la FAMU à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Voir l'article de Dominika Prejdová publié dans cette Étude.

Sarajevo, Blažević est diplômé de Zagreb qu'il quitta en 1991 pour la République tchèque. Dans son cas, les motifs politiques coïncidaient avec les motifs personnels. Installé à Prague son épouse étant tchèque, il s'investit rapidement dans la cause humanitaire. C'est grâce à l'influence et au travail de Blažević que l'organisation non gouvernementale tchèque *Člověk v tísni* (Homme en détresse), fondée en 1992, eut pour priorité d'aider les habitants des pays successeurs de la Yougoslavie. En 1999, Blažević devint le directeur d'un festival du film documentaire consacré à la problématique des droits de l'homme.

Architecte et urbaniste, Raymond Rehnicher, décédé en 1998, marqua aussi le paysage intellectuel pragois. Après avoir fuit Sarajevo, Rehnicher publia en République tchèque deux livres qui peuvent être classés comme appartenant à l'écologie anthropologique et à la théorie du multiculturalisme. Employé au bureau d'architecture de la mairie de la ville de Prague, il donnait des conférences à Prague et à Vienne. Adin Ljuca, critique littéraire et poète, parti de Bosnie-Herzégovine quelque mois après Rehnicher pour trouver refuge à Prague, se souvient de l'avoir rencontré, dans des cafés branchés, entouré par des disciples comme un vrai prophète.³² Il convient de rappeler que l'époque était marquée par différentes « lectures » des guerres en ex-Yougoslavie. Certains intellectuels tchèques se sont déclarés plutôt en faveur de la « cause » croate, alors que d'autres se positionnaient en faveur des Serbes ou des Bosniaques. « Le citoyen de Sarajevo » qu'était Rehnicher rencontra, d'une façon similaire à celle de Dževad Karahasan, l'incompréhension de plusieurs balkanistes tchèques. Le titre de « doyen » des intellectuels « ex-yougoslaves » installés en République tchèque peut être partagé par Raymond Rehnicher et Milan Čolić. Né d'un père serbe et d'une mère tchéco-juive, Čolić était traducteur de tchèque et de russe et avait, grâce à son métier, de nombreux contacts avec les intellectuels tchèques. La petite histoire fait de lui le gardien des chats de Bohumil Hrabal lorsque celui-ci était hospitalisé. Čolić fit aussi le pont entre les générations, puisqu'il entretenait un contact régulier avec de plus jeunes écrivains « ex-yougoslaves », vivant à Prague, à savoir : Saša Skenderija et Adin Ljuca. Čolić a aussi mis sur pied une petite maison d'édition appelée *Menora* où il fit paraître des travaux de ces derniers auteurs. Deux autres artistes ont aussi été assez proches de ce petit groupe littéraire : le musicien Senad Hadžimusić-Teno, chanteur et guitariste d'un groupe punk SCH et le plasticien Aldin

³² Adin Ljuca, Prague, juin 2008.

Popaja qui est, entre autres, l'auteur d'un tableau hyperréaliste et auto-ironique intitulé « Les Balkaniques » (*Balkánci*).

Il est difficile de parler des intellectuels exilés sans mentionner les nombreux étudiants ayant commencé à venir étudier en République tchèque après la normalisation de la situation dans les pays successeurs de l'ex-Yougoslavie. Si ces étudiants n'ont pas eu de liens directs avec les intellectuels « ex-yougoslaves » en République tchèque, leur parcours s'insère néanmoins dans celui des migrants des années 1990 et des générations précédentes. Étudier en République tchèque représente souvent un défi majeur pour ces étudiants qui sont exposés à plusieurs difficultés. Les conditions strictes pour l'obtention d'un visa et d'un permis de séjour sont un problème partagé par ces étudiants, qu'ils soient serbes, croates, ou bosniaques. Pour quelques-uns, ces difficultés sont liées aux politiques ou au passé nationaliste de leur pays. Une jeune lectrice de croate à l'Université Charles dit à ce propos: « À chaque fois je fais la queue au bureau de la police pour les étrangers je remercie Ante Gotovina [criminel pour certains, héros de guerre pour d'autres il serait une des raisons pour lesquelles la Croatie n'est pas encore entrée dans l'Union européenne] »³³.

Ces quelques cas de migrants « intellectuels », qui contribuèrent de diverses manières à l'enrichissement culturel et artistique de leur milieu d'accueil, ne représentent cependant qu'une partie des migrants d'ex-Yougoslavie, car on trouve des migrants originaires de ces régions employés dans la restauration ou l'industrie des services. Il existe à Prague un restaurant populaire (Bosna Grill) offrant des spécialités bosniaques et plusieurs autres restaurants proposant des spécialités slaves méridionales (Mon Ami, Kogo, Wolfgang, etc.). Il est possible de trouver des migrants d'ex-Yougoslavie dans plusieurs autres domaines : les sociétés de transport reliant Prague avec Belgrade et Sarajevo, les boutiques de souvenirs dans les lieux touristiques, mais aussi des domaines plus spécialisés comme l'informatique : un groupe d'informaticiens serbes travaille pour l'entreprise IBM à Brno.³⁴

Quelles que soient les différences sociales ou culturelles entre ces migrants, tous doivent faire face à des difficultés quant à la manière dont les Tchèques les perçoivent. Certes, ces migrants suscitérent, de par le caractère tragique de la désintégration de la

³³ Madame M.V., Prague, juin 2008.

³⁴ Madame S.V., Prague, juin 2008.

Yougoslavie, une réelle sympathie et une certaine solidarité de la part des Tchèques. Toutefois, le discours populaire tchèque renvoie souvent, pour parler des Slaves du Sud, à une série de représentations stéréotypées. Pour faire référence à ces migrants, l'expression de « Yougos » est souvent employée.³⁵ Les perceptions de ces migrants sont aussi stéréotypées par la conviction populaire qu'une grande partie des « ex-Yougoslaves » entretiennent des relations mafieuses liées au trafic de drogues (la fameuse route balkanique) ou encore à la prostitution. Les Slaves du sud sont aussi souvent considérés de la part des Tchèques comme étant paresseux, chauvins, bigots, superficiels et arrogants.³⁶

Conclusion

Les intellectuels exilés de Bosnie-Herzégovine, de Croatie et de Serbie empruntèrent, durant les années 1990, différents parcours intellectuels et professionnels. Le concept d'Antonio Gramsci d'« intellectuels traditionnels » peut être utilisé pour les décrire. Certains intellectuels occupèrent une position « organique » dans le système post-communiste yougoslave, mais la plupart d'entre eux appartenirent à une catégorie d'intellectuels « dissidents » qui s'opposèrent aux nouveaux pouvoirs nationalistes. Le concept d'Edward Saïd évoquant les « intellectuels liminaux » peut être d'une grande utilité pour illustrer leurs positions. Si l'on accepte dans sa signification abstraite un autre concept de Saïd, celui de l'« intellectuel sécularisé », on peut conclure que ces intellectuels étaient des laïcs s'opposant à une nouvelle religion de l'Europe post-communiste des années 1990, celle du nationalisme. Face aux massacres des guerres de succession, la plupart des intellectuels réagirent en appelant soit au pacifisme, soit en affirmant une « yougonostalgie » soit, encore, en s'opposant aux nouveaux pouvoirs émergents. Dans ce contexte, nous avons tenté d'identifier dans quelle mesure et dans quels contextes l'idéologie communiste et les nationalismes influencèrent l'imaginaire des intellectuels exilés. Cet imaginaire se nourrit de rapports qui, pour la plupart, se construisent discursivement dans une opposition précise (anti-communisme et anti-nationalisme).

³⁵ Il existe en tchèque des expressions plutôt péjoratives comme *Jugoši* ou *Jogurti* (littéralement les yaourts) utilisées pour faire référence aux « ex-Yougoslaves ».

³⁶ Pour le cas des Bosniaques en République tchèque voir la section « *Soužití Bosňáků s Čechy* » (Coexistence des Bosniaques avec les Tchèques) dans un article de Filip Tesař, « *Bosňáci* » (Bosniaques), in T. Šišková (éd.), *Menšiny a migranti v České republice* (Minorités et migrants en République tchèque), Prague, Portál, 2001, p. 63-71.

Paradoxalement, il n'est pas toujours aisé de comprendre la position de ces exilés face au nationalisme, même si ces derniers restent très influencés, négativement ou pas, par ces idéologies. La distinction entre migrants d'origine rurale et urbaine est une variable souvent rappelée à celui qui s'intéresse aux migrants d'ex-Yougoslavie. Toutefois, la République tchèque n'ayant pas connu les grandes vagues de migrations économiques yougoslaves des années 1960 et 1970, très importantes en Europe occidentale, la distinction entre migrants d'origine rurale et urbaine y est moins importante. Les migrants d'origine urbaine reproduisent néanmoins en République tchèque des relations stéréotypées, similaires à celles qu'on peut retrouver en Europe occidentale, vis-à-vis des migrants économiques venant d'autres pays d'Europe, comme ceux d'Ukraine, par exemple. Au-delà de ces imaginaires stéréotypés, il y a relativement peu de contacts entre les différents groupes de migrants ou encore avec la société d'accueil. Le cas de l'aide cuisinière ukrainienne du Bosna Grill à Prague qui ne parle guère tchèque mais qui fait la conversation avec les clients du bistrot dans un bosnien parfait en est l'illustration.

Ondřej Daniel est doctorant d'histoire en cotutelle entre la Faculté des lettres de l'Université Charles à Prague et l'Université Paul Valéry à Montpellier. Sa thèse porte sur les narrations des migrants de l'ex-Yougoslavie établis en France et en Autriche.

Publications du CEFRES

Éditions du CEFRES

— Paul BAUER, Mathilde DARLEY (Eds). - “Borders of the European Union: Strategies of Crossing and Resistance=Frontières de l'Union européenne: franchissements et résistances”, 2007. 294 p.

— Christian LEQUESNE, Lenka ROVNA (dir.). - “Zastoupení Evropské pětadvacítky v Evropském parlamentu”, 2005. 133 p.

— Maxime FOREST, Georges MINK (dir.). - “Post-communisme: les sciences sociales à l'épreuve”, 2003. 221 p.

— Muriel BLAIVE, Georges MINK (dir.). - “Benešovy dekrety. Budoucnost Evropy a vyrovnávání se s minulostí”, 2003. 123 p.

Études du CEFRES

— Jana Kopřivová, Vincent Moreau, Philippe Rusin : *Les collectivités territoriales en République tchèque: compétences, fonctionnement et finances locales. Éléments de comparaison avec la France*, n° 10, 38 p. disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude10.pdf>

— Philippe Rusin : *Pologne 'libérale' versus Pologne 'solidaire' - Les deux facettes de la transition vers l'économie de marché*, n° 9, 27 p. disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude9.pdf>

— Gérard Lenclud, *Pour comprendre une culture, faudrait-il adopter son point de vue ?* Étude du CEFRES n° 8, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude8.pdf>

— Annabelle Coustaury, *L'ODS et l'Europe*, Étude du CEFRES n° 7, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude7.pdf>

— Tereza Hyánková, *L'immigration des Kabyles d'Algérie en République tchèque*, Étude du CEFRES n° 6, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude6.pdf>

— Bertrand Badie, *Raymond Aron, penseur des relations internationales. Un penseur « à la française » ?*, Étude du CEFRES n° 5, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude5.pdf>

— Olivier Plumandon, *Organisations patronales et tripartisme en République tchèque*, Étude du CEFRES n° 4, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude4.pdf>

— *Proměny „sladké Francie“.* Otázky francouzských dějin 30. a 40. let 20. století, Étude du CEFRES n° 3, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude3.pdf>

La Lettre du CEFRES

Vous pouvez également consulter en ligne sur le site du CEFRES : www.cefres.cz la **LETTRE DU CEFRES**, également disponible sur demande (cefres@cefres.cz)

Archives des publications du CEFRES

Vous pouvez également consulter en ligne sur le site du CEFRES : www.cefres.cz la série des **CAHIERS du CEFRES** et des **DOCUMENT DE TRAVAIL** (rubrique : [publications/archives](http://www.cefres.cz/publications/archives))

Le Centre français de recherche en sciences sociales (CEFRES) de Prague vise à promouvoir la coopération entre chercheurs tchèques, centre-européens et français. Il s'assigne un rôle de médiateur intellectuel afin de faciliter les échanges d'idées, les confrontations, la mise en place de projets de recherche communs et leur intégration dans les réseaux français et européens de la recherche.

Les « Études du CEFRES » servent à la diffusion des travaux du Centre Français de Recherche en Sciences Sociales. Elles permettent en particulier aux boursiers et aux jeunes chercheurs du CEFRES de publier l'état d'une recherche en cours ou d'éclairer un problème d'actualité. Publiées en français ou en tchèque, les « Études du CEFRES » constituent une publication électronique téléchargeable sur le site du CEFRES.

Centre français de recherche en sciences sociales
USR 3138 CNRS-MAEE
Vyšehradská 49, 128 00 Prague 2
République tchèque
Tél. : (420) 224 92 14 00
Fax : (420) 224 92 09 75
e-mail : cefres@cefres.cz
<http://www.cefres.cz>